



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N° 11.

1^{er} NOVEMBRE 1905.

L'ÂNE ET LE HIBOU

DIALOGUE PHILOSOPHIQUE

(Suite et fin).

Je poursuis donc, dit l'âne, car voici que la question, tout en se compliquant, ce semble, s'éclaire cependant d'une vague lueur et c'est à cette lueur qu'on a découvert que ces monades ou âmes mystérieuses qui vibrent dans les minéraux et où l'on avait vainement cherché une manifestation quelconque de vie, sont en réalité des âmes à « incarnations multiples » des âmes animant de véritables collections de créatures que nous allons retrouver jusque dans les règnes supérieurs eux-mêmes.

Rien de personnel dans cette sorte de « matière cosmique spirituelle » au

sein de laquelle flottent à l'état embryonnaire de futures individualités, et c'est sous la direction de cette « essence monadique », comme on l'appelle, qu'évoluent des groupes de minéraux, ainsi qu'évoluent dans le règne végétal d'autres groupes de végétaux, membres d'une vaste communauté de nature spéciale. Oui, mon cher docteur matérialiste — l'aurais-tu jamais imaginé ? — c'est comme dans une atmosphère psychique, que vivent toutes les herbes d'une prairie, toutes les fleurs d'un parterre, tous les arbres d'une forêt... bien plus encore, si nous montons d'un degré, toutes les bêtes groupées en agglomérations confédérées, telles que les moutons d'un troupeau, les hirondelles d'un vol entier, ou les oies sauvages dont les bandes immenses mues par une pensée collective s'en vont, au travers des espaces, chercher soit une température plus froide, pour y passer l'été, soit de plus chaudes régions, pour y passer l'hiver, car c'est dans ces conditions que s'effectuent tous les voyages périodiques des oiseaux appelés migrateurs.

Mais revenons au règne végétal, où les incarnations successives de l'âme collective dans une foule de formes diverses, amènent de remarquables progrès constatés par les botanistes modernes. N'est-ce pas dans ce règne qu'apparaît, déjà, comme l'avant-goût d'une sensation, sensation bien confuse encore que l'on désigne sous le nom de « massive », mais réelle à ce point que des mouvements s'opèrent dans ces créatures qui, en apparence, semblent toujours être immobiles.

Ce n'est pas seulement chez les sensitives, dès longtemps signalées par les observateurs, que l'on voit s'agiter tiges et feuilles, c'est encore l'épine vinette qui, au moindre attouchement, relève précipitamment ses étamines, c'est l'arome ou gouet dont les tissus, à l'époque de la floraison, s'échauffent au point de dépasser de plusieurs degrés la température ambiante. C'est la charmante valisnérie dont les fleurs mâles, retenues au fond des eaux par un court pédoncule, s'en détachent au printemps et viennent, comme un vol de papillons blancs, flotter autour des fleurs femelles qui flottent à la surface des canaux ou des lacs. C'est encore le sainfoin oscillant dont les folioles, sous l'ardent soleil des Indes, s'agitent perpétuellement, s'infléchissent, se relèvent, palpitant et battant de l'aile, comme le ferait un oiseau minuscule perché sur une tige immobile. Ce sont, enfin, entre beaucoup d'autres, les plantes carnivores — le drosera rossolis, la dionée attrape-mouches, le népenthès, le sarracenia, l'utriculaire — véritables merveilles végétales qui, transformant en pièges leurs feuilles ou leurs utricules, saisissent les insectes, s'en nourrissent et les digèrent comme de véritables animaux.

C'est ainsi que par des réincarnations répétées en des formes progressivement perfectionnées, ces petites âmes collectives servent de transition, rapprochent l'un de l'autre les deux règnes supérieurs et évoluent de la sorte jusqu'à ce que les organismes dont se revêtent les représentants les

plus élevés du monde végétal soient prêts à s'engager dans une étape d'ordre supérieur — Ascension ininterrompue. Après les végétaux qui s'agitent, palpitent, croissent puis meurent, au milieu de sensations confuses, viennent les zoophytes qui, délibérément, ont franchi les frontières.

La plante s'émancipant et sortant de son règne se transforme en des êtres bizarres et complexes — polypes, méduses, corail, actinies, etc. — chez lesquels la vie semble osciller d'une forme à une autre, où les organes se remplacent dans une alternance de fonctions similaires, où les racines deviennent tentacules, où les corolles se font organes de préhension... créatures énigmatiques, inclassables. — Ne sont-ce pas des plantes, puisqu'elles semblent fleurir comme elles?... Ne sont-ce pas des animaux, puisqu'elles mangent et digèrent tout comme ces derniers ?

Voilà donc la frontière franchie. Nous voici dans le monde de l'animalité réelle, où le nouvel être libre en ses mouvements et pouvant se livrer à une bien plus grande variété d'expériences, se heurte à la matière en mille contacts suggestifs et, par suite, multiplie ses tentatives de libération qui toutes le poussent à la différenciation, autrement dit à la « personification » de son être.

Mais combien lentes sont ces métamorphoses ! Ce n'est qu'après des cycles de vies successives, en une sorte de nébulosité monadique, que l'âme collective se fragmente pour ainsi dire et se particularise, au point d'arriver à s'incarner dans telle forme où elle échappe à la communauté forcée que lui imposait son ancien groupe.

Bizarre et merveilleux est le collectivisme de ces agglomérations d'êtres que meut une âme unique, mais où s'opèrent les plus étranges répercussions. L'on pourrait, ce semble, les comparer à des milieux électriques, où partant d'une même pile et suivant je ne sais quels fils mystérieux, rayonneraient des influx incessants qui rattacheraient entre eux tous les membres de l'association.

— Fort bien, interpella le hibou, très ingénieuse est la comparaison, mais quand disparaît l'un de ces membres, pourrais-tu me dire ce qui arrive ? Que devient le fil conducteur qui lui était affecté ; est-ce dans la pile qu'il se résorbe ?

— Le fil disparaît, répondit l'âne, mais nulle déperdition n'a lieu. Que dans une bande d'oies sauvages, que dans un troupeau de moutons, ou que parmi les canards d'une basse-cour, meurent quelques-unes des premières, sous le plomb du chasseur, quelques autres des seconds, sous la masse du boucher, ou d'autres, enfin, appartenant au troisième groupe, sous le couteau de la cuisinière... les particules monadiques des uns et des autres reviennent au groupe central qui récupère les acquisitions fragmentaires qu'avaient pu faire les animaux disparus. La somme de vie collective légè-

rement accrue par l'apport qui lui est restitué, se diffuse intégralement entre les survivants de la communauté et c'est intégralement aussi qu'elle sera répartie, riche de toutes les acquisitions déjà faites, entre tous les nouveaux membres qui ultérieurement seront appelés à l'existence. Les expériences répétées du groupe entier, emmagasinées dans le trésor commun, seront transmises aux jeunes qui naîtront... et il ne faut pas chercher ailleurs que dans ce phénomène de transmission, l'origine de cette chose mystérieuse dont se sont préoccupés tant de physiologistes, qu'ils désignent sous le mot spécial « d'instinct », mais qui n'est rien d'autre, en somme, qu'un lot d' « expériences héréditaires. »

C'est parce que d'innombrables oiseaux domestiqués sont devenus la proie de l'épervier, que le poussin nouvellement éclos s'enfuit éperdu, quand plane, au-dessus de sa tête, l'ennemi de la race entière. Qu'on répande sur la litière d'une jeune gazelle quelques poignées de paille sortant de la cage d'une panthère ou d'un lion et on verra l'innocente bête, qui pourtant ne connaît aucun de ces fauves, frissonner, s'agiter et témoigner de son indicible épouvante, par des soubresauts désespérés.

Et il en est ainsi de tous les instincts. Qui donc a jamais enseigné à la jeune abeille à façonner de prime abord l'admirable hexagone de ses alvéoles, à la jeune hirondelle l'art de bâtir son nid en experte maçonnerie, sinon les sourdes inspirations de cette science atavique que leur ont transmise leurs ancêtres et qui, suppléant chez les jeunes de toutes catégories, à l'absence de toute étude préparatoire, se manifeste, chez eux, par les merveilles spontanées d'une improvisation qui jamais n'hésite, ni ne se trompe ?

— Très bien, très bien ! fit le hibou gouailleur. Tu m'intéresses, mon brave Grison, et j'admire la façon vraiment aisée avec laquelle tu annonces les doctes leçons de ton maître.

Surpris par cette interruption inattendue, l'âne secoua ses oreilles, comme si une mouche importune était venue les chatouiller, après quoi il poursuivit.

— Lorsque les végétaux et les animaux, particulièrement, subissent l'influence de l'homme, l'évolution de l'âme collective est remarquablement accélérée. Quelles métamorphoses étonnantes n'opèrent pas l'horticulteur, chez les premiers et l'éleveur, chez les seconds ? Alors qu'un troupeau tout entier de créatures sauvages agit comme s'il était mû par une impulsion unique, l'on voit chez les animaux qui vivent dans l'entourage de l'homme tels que l'éléphant, le cheval, l'âne, le chien surtout, se particulariser l'ancienne âme groupe qui, plus ou moins, se manifeste en chacun d'eux par des aptitudes spéciales...

— Et voilà ce dont tu te glorifies ! s'écria impétueusement le hibou, toi

dont la domestication, sans doute, — tu viens de le déclarer sans vergogne — a fait le plus évolué des ânes philosophes. Tu ne vois donc pas, pauvre niais, que c'est par de semblables bourdes que les hommes ont hypnotisé les animaux assez bêtes pour les croire ? Aurais-tu, par hasard, l'impertinence de soutenir que je ne suis mû — moi, hibou, indépendant et fier de ma personnalité — que par l'âme collective de tous les hiboux ancestraux qui, sans savoir pourquoi, sont venus, chaque soir, chanter au clair de lune ?

— Mais, je ne soupçonne rien, je n'insinue rien, mon pauvre hibou qu'enflamme l'irascibilité de tous les êtres méfiants et jaloux. Je te concède que tu es le plus illustre des hiboux passés, présents et futurs et c'est vraiment bien à tort que tu m'interromps au moment où j'arrive au point culminant de la doctrine qui nous enseigne, alors que dans le phénomène de l'évolution nous montons de l'animal à l'homme, par quels merveilleux moyens de transition procède la nature.

C'est, nous le savons, par le passage de formes successivement délaissées — parce qu'elles ont donné tout ce qu'elles pouvaient fournir — en des formes supérieures, que s'effectue le progrès, que s'accroît l'évolution. Étant donné que le nombre décroissant des corps qu'animait une âme collective finit par se réduire à des unités plus ou moins isolées et indépendantes, c'est quand ces unités, ayant franchi, dans une série de réincarnations toutes les étapes préparatoires, sont devenues aptes à bénéficier d'une nouvelle effusion de vie supérieure, c'est alors qu'elles se manifestent sous forme humaine, à la condition qu'elles trouvent dans le nombre de ces formes des organismes assez élémentaires pour s'approprier à cette translation.

Examinons de près les choses et prenons quelques exemples, la question, certes, en vaut la peine. Parmi les animaux domestiques, il n'en est guère qui plus et mieux que le chien puissent donner à l'homme plus de preuves de leur intelligence, de leur fidélité, de leur dévouement à toute épreuve, rendus manifestes par les innombrables histoires dont ce noble animal a été le héros.

Eh bien ! qu'arrive-t-il, quand l'un d'eux parvenu, après nombre de réincarnations, à ce *summum* de valeur morale, peut compter à son actif un stock de « vertus » semblables à celles qu'ont montrées tant de fois ces admirables sauveteurs qui s'appellent chiens de Terre-Neuve ou chiens du Saint-Bernard ? Il arrive que ces animaux sont en mesure de réclamer, pour la future monade humaine qu'ils renferment, un « tabernacle » digne d'elle, suivant l'expression consacrée.

Or, quel sera-t-il ce tabernacle, sinon, un organisme supérieur, c'est-à-dire humain ? Très relativement supérieur, à la vérité, car cet organisme

ne pourra être fourni que sous la forme sauvage, à peine supérieure à la bête... peut-être même inférieure, en apparence, si tant est qu'il faille tenir compte de l'attestation curieuse que donnent à ce sujet les hommes de science. Que nous disent-ils, en effet ? C'est qu'un chien intelligent, doux et relativement évolué, entrant dans une forme humaine, sera plus brutal et moins bon qu'il ne l'était auparavant, si bien que toutes ses nobles qualités disparaîtront, pour un temps plus ou moins long, dans l'homme primitif.

D'où provient cette paradoxale rétrogression ? De ce fait que la somme d'intelligence qui suffisait à la conduite du corps animal, devient insuffisante pour la conduite du corps humain... et c'est tout le long de l'échelle des êtres transmigrateurs que se manifeste cet extraordinaire phénomène. Alors que les plantes les plus évoluées donnent tous les signes d'une remarquable « sensibilité » qui les rend aptes à passer graduellement à l'état de vie animale, il arrive, encore ici, que l'animal rudimentaire — zoophyte quelconque — dans la forme duquel s'est incarnée la plante évoluée est inférieur à bien des égards à ce qu'était cette plante avant cette métamorphose. (J.-C. Chatterji).

Ainsi l'exige la loi cyclique. Mais il ne faut ni s'en étonner, ni s'en émouvoir. Cette rétrogression, ce recul apparents ne sont que temporaires et un jour viendra où le zoophyte évolué retrouvera la délicate sensibilité de la plante, comme l'homme primitif héritier du chien devenu son locataire, s'il est permis d'employer cette singulière image, récupérera les qualités du noble animal qui, pour un temps de longueur indéterminée, seront demeurées latentes en lui. — N'est-ce pas ici le cas de répéter le mot d'Alphonse Karr qui, dans une de ses boutades spirituelles, déclarait que « ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien ? »

C'est donc ainsi que s'opère la transition. C'est dans un corps d'homme, d'homme primitif, qu'est passée la vie collective commune à toute une espèce, mais qui, par suite de l'individualisation relative de ce sauvage, s'est définitivement libérée de l'animalité pour devenir la monade semi-humaine à laquelle est réservée une destinée supérieure.

Toutefois, ne nous contentons pas de savoir que cette translation s'opère, que cette transition d'un règne à l'autre, d'une race à une autre race est un fait désormais constaté par la science ; qu'il nous soit permis, en outre, de nous enquérir des procédés suivant lesquels se réalisent ces merveilleuses métamorphoses.

Comment va-t-il s'y prendre, ce nouvel homme, de promotion récente et en qui subsiste, naturellement, une animalité plus ou moins persistante, pour faire ses premiers pas sur la voie qui s'ouvre devant lui ? Au bout de combien de tâtonnements, saura-t-il, pourra-t-il mettre en accord ses vibra-

tions anciennes, avec les vibrations du nouveau plan où il lui faut évoluer désormais?

La loi de progression, dans sa hâte légitime de spiritualisation, attendra-t-elle que s'accomplisse, par le seul fait d'un développement normal mais de lenteur excessive, la transmutation de cet être rudimentaire?... Ouvre tes oreilles et dresse tes aigrettes, ô docte hibou, car nous touchons, ici, à la phase la plus mystérieuse de la marche ascensionnelle. Sache donc que la nature ne s'est pas contentée de l'évolution lente. Il y a eu « intervention. » Des plans supérieurs, est descendue dans l'homme primitif une impulsion divine. Les humanités constituent une association de membres solidaires, de frères dévoués qui s'aiment et s'entraident et c'est pourquoi les guides de l'humanité naissante sont venus lui ouvrir le stade et lui en indiquer le but, en même temps que l'orientation générale. La vie progressive, je te le répète, ne veut pas d'atermoiments; l'évolution est impatiente et n'admet pas que l'on s'attarde outre mesure sur les premiers échelons. C'est ainsi que l'esprit de l'homme, peu à peu réveillé par l'influx supraterrestre, est arrivé à transformer, en volonté personnelle et consciente, les sourdes impulsions de l'ancienne âme collective engourdie dans sa torpeur... et ce n'est qu'à cette heure, heure solennelle, qu'est véritablement né l'homme réel, car bien que son essence soit éternelle sans naissance et sans mort, son entrée dans la vie individuelle est déterminée dans le temps.

— Oh oh ! fit le hibou toujours narquois, c'est une bien noble origine que tu assignes à cet homme dont nous sommes cependant les ancêtres ; mais tu n'as pas l'air de te douter de ce qu'il y a d'injurieux pour nous, dans le fait qu'une intervention divine seule était capable de l'arracher à cette gangue animale... au sein de laquelle nous sommes encore plongés, moi d'abord et toi par suite, ne t'en déplaie, mon pauvre Baudet, en dépit de tes hautes prétentions de candidat humain.

— Eh ! qu'importe notre infériorité présente, fit l'âne sur un ton de légère impatience, pourvu qu'il nous soit prouvé — et la chose est faite depuis longtemps — que nous bénéficierons tôt ou tard des bienfaits de cette évolution générale qui n'oublie aucune des créatures vivantes.

Mais je m'arrête ici. C'est ainsi que parla mon maître et je crois avoir fidèlement interprété sa pensée, sinon par la reproduction complète de ses arguments, du moins par l'indication des grandes lignes d'une doctrine dont la grandeur et la beauté s'imposent à tout être qui sait réfléchir et qui veut raisonner.

— Ouf ! cria le hibou, en battant joyeusement des ailes, ce n'est vraiment pas trop tôt. C'en est donc fini de ton interminable monologue ! Je n'ose pas trop récriminer, étant donné que j'ai eu l'imprudence de t'accorder la

parole sans conditions préalables ; mais reconnais, tout au moins, qu'il faut que je sois doué d'une mansuétude à nulle autre pareille, pour t'avoir écouté jusqu'ici sans protestations sérieuses.

Tu as, du reste, bien réitéré ta leçon, mon ami ; cela provient, sans doute, de ce que s'élèvent, de part et d'autre de ton front têtue, deux prodigieux cornets acoustiques qui entendent à merveille et que tu es, en sus, pourvu d'une mémoire incomparable... Mais, mon pauvre oreillard, comprends-tu bien tout ce que tu viens de me débiter si bien ?

Au surplus, en admettant que je veuille prendre au sérieux ce creux verbiage, que prouve tout cela ? Quelles conclusions peux-tu tirer de ces attestations en l'air, de ces hypothèses dont le besoin, vraiment, ne se faisait guère sentir ?

— Ce que je peux en tirer, répondit l'âne avec un sourire plein d'ironie, mais rien moins que le plus admirable enseignement qu'aient jamais pu concevoir les philosophes et les moralistes les plus réputés de tous les siècles et je regrette, mon pauvre ami, d'avoir à t'en expliquer l'importance et l'incomparable profondeur.

Comment ne comprends-tu pas que de cette grandiose association de vies toutes solidaires entre elles, ressort l'admirable doctrine de la fraternité de tous les êtres issus d'une même origine, de tous les règnes que rattachent les uns aux autres les anneaux de l'infrangible chaîne qui s'appelle la vie, de toutes ces humanités, enfin, qui peuplent les terres du ciel, race élue, famille glorieuse des grands Êtres qui nous ont devancés, qui nous dirigent dans notre pérégrination terrestre, mais auxquels nous nous joindrons plus tard et dans la société desquels nous travaillerons, nous aussi, guides à notre tour des générations qui nous succéderont—dans ce monde ou dans d'autres—car l'univers est la patrie commune, en même temps que le chantier gigantesque où toutes les forces s'associent et convergent vers le même but...

— Eh ! qu'ai-je à faire, moi, de l'association de ces forces ? interrompit violemment le hibou enflammé d'une fureur soudaine. Qu'ai-je besoin des autres ? Je me suffis parfaitement à moi-même et ne suis nullement touché par ce grand mot de solidarité que répètent avec emphase tous ceux qui, à tort ou à raison, s'intitulent philanthropes. Que les hommes s'arrangent entre eux ; les bêtes s'occuperont de leurs affaires. Chacune d'elles, en somme, ne peut avoir d'autre souci que celui de ses intérêts purement personnels...

— Intérêts collectifs, aussi, je suppose, intérêts de famille, tout au moins ; toi-même n'en as-tu pas une ?

— Mets ton verbe au passé, je te prie. J'en avais une, oui, mais je n'en ai plus. J'ai liquidé tout cela.

— Comment liquidé ?

— Mes petits qui m'auraient dévoré tout vif, je les ai successivement poussés hors du nid et, quant à mon « épouse », comme disent les hommes, je l'ai priée impérativement de « désintégrer » le domicile conjugal.

— Il faut avoir de bien graves motifs pour en agir de la sorte, dit l'âne à demi-voix.

— Je n'en disconviens pas ; mais c'est justement parce que les miens avaient ce caractère, que j'ai fait acte d'autorité.

— Et pourrait-on savoir?...

— Oh ! je n'en fais pas mystère. Depuis un certain nombre de jours, disons plutôt de nuits, j'étais sur mes gardes et me tenais en observation. Lorsqu'un soir, je constatai que ladite épouse se pâmait d'admiration en écoutant les trémolos passionnés d'un certain rossignol, hôte de nos parages. Or, comme je déteste la musique et plus encore les « dilettanti » qui l'aiment ou feignent de l'aimer, j'ai invité Madame à aller s'extasier, un peu plus loin, à l'ouïe des accents de son rossignol... lui, non, car je l'ai bel et bien croqué, mais de tel autre « musicastre » de son espèce. Ce que j'en ai plumé de ces cabotins de la forêt !... Non point, certes, que je n'apprécie à sa valeur ce gibier d'aventure. Ce n'est qu'accidentellement que je me livre à cette chasse... en souvenir de celui qui a troublé la paix de mon ménage.

Le rossignol, en somme, est un piètre régal et j'ai mieux que cela dans mon garde-manger, car je me pique d'être un épicurien délicat. Le menu habituel de mes repas se compose de jeunes perdreaux cueillis à point dans un sillon, de cailles dodues, de bec-figues fondants... Oh ! les repas exquis que je fais sur mon vieux chêne, par un beau clair de lune — tandis que mon ex-épouse, au sortir de ses auditions musicales se contente, sans doute, de quelques maigres mulots hors d'âge ou relevant de maladie.

— Quelle horreur ! fit l'âne indigné, mais tu es un massacreur abominable !

— Ah ouïda ! répondit le hibou, en riant aux éclats. Cela te choque, face de carême, j'en suis vraiment désolé ; mais que veux-tu, je ne suis pas végétarien comme toi et en bon carnivore, je connais et choisis mes morceaux.

— Égoïste ! murmura l'âne avec dégoût.

— Ah ! le voilà lâché ce fameux mot que j'attendais. Si ton savant maître l'avait appris le latin, si tu connaissais peu ou prou cette langue morte, tu saurais que le mot *égoïsme* vient de *ego* qui signifie *moi*. Or, ignores-tu, philosophe mal informé, que le *moi* est l'appellation par excellence de ce qu'il y a de plus noble dans chaque être et représente son individualité, laquelle n'a d'autre objectif qu'elle-même ? Chaque être est à soi-même son tout, son univers où se concentrent ses désirs et ses goûts quels qu'ils soient.

Ce qui est en dehors de lui n'entre pas en ligne de compte. Autrui est quantité négligeable pour le philosophe conscient de sa valeur personnelle et de son inviolable intangibilité. Autrui, c'est pour moi l'ennemi, le concurrent, le spoliateur qui attente à ma liberté par l'emploi de sa liberté adverse, qui empiète sur mon bien propre, quand il cherche à s'en approprier une partie pour aussi minime qu'elle soit. Moi, seul, ai la maîtrise de ma vie. Je n'ai d'autres devoirs à remplir que ceux que m'imposent mes besoins, mon bien-être, mes jouissances, mes fantaisies elles-mêmes et n'ayant à en rendre compte à personne, je n'ai ni concessions à faire, ni sacrifices à m'imposer.

— Voilà, maître Aliboron, ma profession de foi *ne varietur*.

— Ah ! tais-toi donc, impudent blasphémateur, s'écria l'âne subitement exaspéré. La voilà donc définie, dans sa révoltante crudité, cette doctrine réfractaire qui s'isole systématiquement de la nature, s'exclut elle-même de la confédération des vivants, renie la fraternité, bafoue la pitié, ignore l'amour et ne pratique que la haine. Mais tu ne sais donc pas que la haine appelle la haine, amoindrit l'être, paralyse ses facultés et s'enferme, au détriment de toute évolution ultérieure, dans le cercle infranchissable que tracent autour de lui son impuissance et sa stérilité.

Le hibou riait cyniquement, ravi de l'indignation qu'avaient produite ses propos scandaleux dans l'âme honnête de son interlocuteur.

— Quelle est donc ta doctrine, à toi, lui cria-t-il d'un air méprisant, où as-tu puisé ces fameux principes dont tu es si fier, c'est-il ton savant maître qui les a inventés ?

— Ma doctrine, riposta l'âne qui, renonçant à la bonhomie souriante qu'il avait conservée jusqu'alors, prit un ton d'autorité subite dont fut impressionné l'insolent ergoteur en dépit de ses allures fanfaronnes, ma doctrine, ne te l'ai-je donc pas déjà déclaré ? c'est le spiritualisme qui, repoussant le culte que vous rendez à la matière, toi et tes pareils, envisage par ses grands côtés la question fondamentale de l'évolution des êtres, au sein de l'univers où s'accomplit, en sa majesté, ce grandiose processus de la Vie.

Sache que la vie d'ici-bas, loin d'être un simple épisode dans ce drame immense, est l'un des principaux éléments qui en constituent la magistrale économie. S'il te plaît de te contenter insoucieusement des quelques années, que passent sur la terre nos formes éphémères, il me plaît, à moi, de m'enquérir des conditions suivant lesquelles ces années se rattachent, soit à un passé qui les explique, soit à un avenir qu'elles ont pour mission de préparer. Si quelques jours de jouissances égoïstes et inutiles à tout autre qu'à toi suffisent à ta maigre ambition, il me faut à moi qui suis plus exigeant, une éternité de félicités spirituelles, de lumière, de connaissance au sein de toutes les humanités fraternisant dans l'unité de la vie universelle. S'il te suffit de n'assister qu'à l'une des innombrables scènes de l'évolution, moi

je prétends assister au drame tout entier, au cours duquel elle se déroule en son ampleur incomparable. Et cela, parce que je sais que sous chacune des formes visibles et périssables, existe le principe invisible, l'être permanent, l'acteur véritable qui, changeant de costume à la fin de chaque acte, poursuit son œuvre et finit par arriver à celui qu'illumine l'apothéose finale.

Ce n'est pas en vain que le Maître de la vie, que l'Organisateur des mondes, les a mis au service des êtres issus de son Essence. Ce n'est pas sans espoir que se poursuit la lutte de l'esprit dominateur, contre la matière appelée à disparaître. Enfin, ce n'est pas sans le pressentiment du réveil, que sommeille, en chacun de nous, une monade de nature transcendante qui, franchissant, au travers des règnes, les étapes qui lui ont été assignées, arrive, germe sublime, plante merveilleuse, à l'épanouissement complet de sa corolle divine.

Tout n'est pas Dieu, mais Dieu est dans tout, et c'est dans la radiation de l'éternelle Lumière, c'est dans la résonance de la suprême Harmonie, que l'étincelle devient flamme, en même temps que devient chant sonore le faible soupir de la monade qu'étouffait, dans son ancienne cellule minérale, la matière autrefois victorieuse, mais aujourd'hui vaincue.

Le hibou se taisait, incapable d'arrêter ce flot d'éloquence indignée.

— Tout à l'heure, reprit l'âne grandi et comme transfiguré, il t'a plu, en une parodie grotesque et blasphématoire, de ridiculiser ce *moi* dont tu fais le centre de ta minuscule personnalité, mais sache que ce moi n'est rien moins qu'une larve divine, qui de sa chrysalide obscure s'élancera, papillon céleste dont l'aile pourra, sans fatigue, explorer les profondeurs du grand ciel étoilé.

Tu demandes d'où elle sort cette doctrine sublime ; elle ne sort pas, elle est et demeure ce quelle a toujours été, immuable comme la vérité et plus vieille que le monde. C'est autour du berceau des premières humanités, qu'ont retenti ces voix qui, parties de l'Inde ancienne et passant par la Chaldée, la Perse, l'Égypte et la Grèce, sont venues jusqu'à nous, échos fidèles des traditions antiques, mais amplifiées par les révélations modernes.

Et que nous disent-elles ces voix, sinon que ce que nous appelons la vie terrestre n'a que la durée d'un jour, dans l'espace et dans le temps et qu'elle ne représente qu'une page dans le grand Livre où s'inscrit, heure par heure, l'histoire des destinées. C'est par milliers que s'en succèdent les chapitres coordonnés et s'enchaînant les uns aux autres, depuis les lointaines annales d'un passé dont ils évoquent les mystères, jusqu'aux futures péripéties d'un avenir dont ils prophétisent les splendeurs.

Au travers d'innombrables réincarnations, de morts apparentes, et de

renaissances victorieuses, en dépit de tout obstacle, échappant aux remous et franchissant les cataractes, coule à grands flots le fleuve de la Vie qui s'en va, là-bas, vers l'estuaire, où ces flots se mêleront aux vagues du vaste Océan bleu que ne borne plus aucun rivage.

Si tu es incapable d'apprécier la grandeur et la majesté de ce merveilleux processus qui nous entraîne tous, irrésistiblement, vers un idéal plus beau que tous les rêves, plus haut que les aspirations les plus audacieuses... Eh bien, je te plains, mon pauvre hibou et te laisse à tes conceptions misérables d'une vie d'égoïsme, d'intolérance, de jalousie et de haine, d'où sont exclus tous sentiments de justice, toutes notions des hautes vérités que peut concevoir l'esprit et des beautés morales qui peuvent émouvoir le cœur.

Pour moi, mon choix est fait. J'aspire à cet idéal dont j'ai soif et c'est avec une sorte de religieuse émotion que je récapitule, en ma pensée, les grandes choses dont je viens de t'entretenir. Au milieu des sérénités de la Nature bienveillante, au sein d'une atmosphère de paix et de fraternité qui me rattache à tout ce qui vit autour de moi, depuis la fleur qui s'épanouit dans l'herbe et le grillon qui s'y cache, jusqu'à l'hirondelle qui passe et disparaît dans l'horizon limpide... voilà que je me sens grandir à mes propres yeux. Je ne suis plus le pauvre âne de la vallée, mais une sorte d'aspirant, de candidat à une humanité future dont la vision me hante et me fait tressaillir.

A ce moment, le sinistre oiseau des ténèbres eut presque peur de cet âne métamorphosé autour duquel ondulait comme une buée lumineuse. Venait-il d'apercevoir, flottante au-dessus du quadrupède étrange, cette *aura* mystérieuse que les Égyptiens croyaient voir, sans doute, à l'entour des divinités animales qu'ils adoraient, sous les noms divers d'Anubis, d'Apis ou de Chnoubis ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il demeura quelques instants stupéfait et silencieux... et ce n'est qu'en faisant appel à tout ce qui fermentait en lui de perversités haineuses et d'implacables jalousies, qu'il put, enfin, suffoqué, bégayant de fureur impuissante, jeter à l'innocente bête une dernière insulte, dans une dernière vocifération de rage.

— Est-ce bien fini, maintenant ? grinça-t-il en tordant son bec. As-tu dit tout ce que tu avais à dire ? Je t'ai écouté jusqu'au bout ; or, veux-tu que, pour conclure, je te déclare, à mon tour, ce que je pense de toi et de ton verbiage ?

— Oh ! dis ce qu'il te plaira, répondit l'âne sur un ton de parfaite insouciance, la cause est entendue.

— Eh bien, ce que je pense, c'est que tu n'es pas seulement le plus naïf des niais, mais encore le plus extravagant des fous qu'hallucinent toutes les absurdités des temps antiques, aggravées par toutes les divagations des temps modernes... et j'ajoute que si ton maître était le personnage

dont tu m'as vanté le savoir et surtout l'intelligence, il te ferait, sans plus tarder, conduire dans l'une des écuries de Bicêtre ou bien de Charenton... à ton choix — Voilà mon dernier mot,

A peine ce mot venait-il d'être prononcé, que l'on entendit, dans la feuillée du chêne, un violent bruit d'ailes froissées, en même temps qu'un charivari de cris et d'apostrophes menaçantes. Tout ce bruit provenait d'une bande d'oiseaux de toutes catégories qui, venant de découvrir le hibou, se précipitaient sur lui, bec ouvert et pattes crispées. Piverts, pies-grièches, merles, geais, pinsons et moineaux s'élancèrent sur lui dans l'exaspération d'une fureur débordante.

— A mort, le lâche ! criaient-ils. A mort, l'assassin qui tue dans l'ombre ! A mort, l'égorgeur des oiseaux endormis ou sans défense !... Et le tourbillon ailé précipita de l'arbre et fit rouler dans l'herbe l'ennemi héréditaire, le rapace exécré.

Comment échappa-t-il ? Qui saurait le dire ? En se défendant avec fureur des griffes et du bec, il finit par repousser les assaillants et d'un élan désespéré par remonter sur l'arbre... mais dans quel état piteux ! Plumé, déchiré, sanglant, avec l'un de ses yeux arraché de son orbite ; il s'enfonça dans le creux du vieux chêne, où depuis des années il avait établi son repaire de forban.

Un dernier mot pour terminer.

L'homme revint, le bon maître de l'âne. Il le caressa... pour s'excuser, semblait-il, cherchant à lui faire comprendre qu'il n'avait pu revenir plus tôt, puis en toute hâte détacha l'animal qui, docilement, le suivit jusqu'à l'écurie. Au moment où il se retournait, pour lui jeter un dernier coup d'œil avant de fermer la porte, il vit le regard du bon quadrupède s'attacher sur lui, si long, si doux, si profond, qu'il en fut tout surpris, presque ému.

Mais, se dit le maître, c'est un regard humain que vient de me jeter cet âne ! Il s'en alla rêveur.

L'homme et la bête s'étaient compris et venaient, en quelque sorte, de communier ensemble, dans le solennel mystère de la vie universelle.

— Et le hibou ? demandez-vous.

— Plus de nouvelles de lui. Est-il mort dans son trou, par suite de ses blessures ? S'est-il expatrié, fuyant les lieux où il avait perpétré tant de crimes demeurés si longtemps impunis ? La coupe de son Karma avait-elle débordé ?... Je l'ignore. Toujours est-il que l'âne, plus jamais ne revit l'égoïste et scélérate bête.

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

La Magie (Suite).

Les divinités païennes. — Les Anges et les Saints. — Comme nous l'avons vu, les châtements terribles édictés par les Empereurs et les défenses formelles de l'Église, avaient eu pour résultat de faire perdre peu à peu l'habitude d'évoquer les invisibles, et ces pratiques magiques, si dangereuses, disparurent insensiblement. Elles ne reparaitront dans toute leur force qu'à l'époque du moyen âge, pour des motifs que nous chercherons à expliquer plus tard.

Mais il ne suffisait pas d'interdire toute espèce de rapports avec les entités du monde astral : on ne pouvait pas songer à arracher du cœur de l'homme, la croyance qu'il avait eue de tout temps dans un mystérieux au-delà, et dans la possibilité d'être entendu de ceux qui s'y trouvent.

Toute la vie des anciens peuples était soumise à des influences occultes et, outre les douze grands dieux de la Grèce et de Rome, des milliers de divinités prenaient une part active à toutes les actions humaines.

Il y en avait qui présidaient au mariage, à la conception, à la naissance, au développement de l'enfant : — d'autres surveillaient les travaux des villes et les travaux des champs : — Les jardins, les fleurs, les fruits, avaient leurs déesses : les nymphes, les naïades, les Dryades, les faunes et les satyres peuplaient les plaines, les montagnes, les eaux et les forêts : — On avait divinisé des vertus particulières comme la bonne foi, la pudeur et la piété : — des temples avaient été élevés à la paix, à la victoire, à la fortune : — les dieux infernaux, Pluton, Proserpine, les trois juges des enfers, les Parques et les Furies avaient leurs autels enfin toutes les forces de la nature avaient été divinisées, et des êtres sans nombre, répandus dans l'espace présidaient à tous les phénomènes, et pouvaient, grâce à leur puissance, diriger, calmer ou déchaîner les éléments.

Cette croyance aux esprits de la nature avait été transmise à la Grèce, et son génie avait édifié sur l'existence de ces êtres de poétiques légendes qui charmaient les peuples. D'où venait cette croyance ? On l'ignore. Comme toutes les conceptions religieuses, elle se perd dans la nuit des temps ; mais on peut admettre que les hommes primitifs, frappés par les phénomènes de la nature, aient imaginé que ceux qui leur étaient favora-

1) V. les Nos de la *Revue* de 1901, janvier, mars, avril, mai, juin et octobre 1905.

bles étaient l'œuvre d'êtres bons, tandis que ceux qui leur étaient nuisibles étaient suscités par des êtres méchants.

Ces êtres existent-ils réellement ? font-ils partie de notre évolution et sont-ils appelés plus tard à entrer dans notre humanité ?

La question est loin d'être tranchée : certains occultistes admettent leur existence et les désignent sous le nom d'*Élémentals* ou Esprits des éléments. Ce sont des êtres inconscients que le mage peut appeler et employer comme il lui plaît. — Tous les éléments, dit Paracelse, ont une âme et sont vivants. — En toute chose il y a un *Être de la chose* : l'acide qui brûle a son élémental comme l'eau inoffensive a le sien. Le magicien peut appeler ces êtres au moyen d'incantations spéciales, et les employer s'il a su s'en rendre maître. S'il n'a pas assez de puissance pour en faire ses esclaves, — et il en est presque toujours ainsi, — il est leur victime.

Je ne parlerai pas de cette partie de la magie que l'on désigne sous le nom de *magie noire* : elle est des plus dangereuses ; mais heureusement qu'elle est très peu connue et très peu pratiquée. Elle ne peut, du reste, rien apprendre au point de vue de l'évolution humaine et ne peut amener aucun progrès au point de vue moral (1).

∴

La pensée continuelle de ces dieux et de ces innombrables divinités qui veillaient sur toutes les occupations de la vie et sur tous les phénomènes de la nature, avaient enveloppé l'âme des peuples d'une atmosphère religieuse hors de laquelle elle n'aurait pas pu vivre, et la crainte de ces Êtres invisibles et puissants dominait toujours les hommes, même au milieu de leurs plus grands désordres.

Les fondateurs du christianisme ne pouvaient donc songer à faire disparaître ces croyances aussi anciennes que l'humanité. Il fallait les épurer, les simplifier et les rendre accessibles aux nouvelles intelligences qui allaient dans l'avenir s'incarner sur la terre, après avoir progressé à la suite de nombreuses existences. Tous les anciens dieux étant appelés à disparaître, il était nécessaire de placer entre l'homme et le Dieu unique, trônant à une hauteur inaccessible, des êtres intermédiaires qui formeraient une chaîne ininterrompue entre la créature et le Créateur.

∴

Outre les dieux et les demi-dieux, les anciennes religions avaient enseigné qu'il existe dans le monde une immense hiérarchie d'Êtres invisibles.

(1) V. Sur cette question les ouvrages de Papus, de Lermina, de Christian, de Leadbeater et la magie dévoilée du baron Dupotet.

bles, supérieurs aux hommes, et pouvant exercer sur eux une influence bonne ou mauvaise. « Les génies, avait dit Eschyle, sont les agents du gouvernement du monde » ; et, suivant les pays et les temps, ces intelligences avaient pris différents noms : c'étaient les Dévas, les Farouers, les Élohims, les Eons, etc...

Plutarque, dans son ouvrage de *Dæmonio socrati*, nous fait connaître qu'il y a de bons et de mauvais démons. Les bons conseillent et protègent les hommes ; et ce qu'on attribue aux dieux de mauvais, ne doit être attribué qu'aux démons. — « Grâce à ces êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes, les dieux restent dans leur sublimité : ils ne sont plus mêlés aux agitations humaines, et cependant les forces divines sont transmises aux hommes. »

Pensée profonde qui représente la divinité suprême comme ne pouvant faire que le bien, et qui la place au-dessus de toutes nos erreurs, de tous nos vices et de toutes nos infirmités matérielles et morales dont nous cherchons trop souvent à la rendre responsable.

Pendant leur captivité à Babylone, les Hébreux avaient adopté, en grande partie, les croyances de leurs vainqueurs, et dans maint passage de la Bible, on retrouve ces Êtres intervenant, sous le nom d'anges, dans les actions humaines. Il y en a de bons et de mauvais : et sans nous éclairer sur leur nature et sur leur origine, le livre hébreux nous fait connaître les rapports qu'ils ont parfois avec les hommes, et il leur donne des noms : — ils s'appellent Michel, Gabriel, Raphaël, etc., etc., et le Dieu de la Bible se sert de ces anges pour exécuter ses décrets qui sont pour nous parfois bien incompréhensibles.

Ce sont des anges qui mettent à mort tous les premiers nés d'Égypte : — ce sont eux qui détruisent l'armée de Sennacherib et engloutissent celle de Pharaon dans les eaux de la mer Rouge. — C'est un ange qui guide Tobie pour découvrir le poisson qui doit guérir son père aveugle ; et le livre de Job nous montre Satan, le chef des mauvais anges, venant, avec la permission de Dieu, soumettre le patriarche à des épreuves qui devaient faire ressortir sa fidélité.

∴

Les hommes qui dirigeaient le mouvement chrétien reprirent ces antiquités conceptions et les mirent à la base de leur système religieux. Entre Dieu et les hommes, ils placèrent les diverses catégories d'anges que Jacob avait aperçus dans son rêve, montant et descendant l'échelle mystérieuse qui s'élève de la terre à l'infini.

Il y eut, suivant leur degré de pureté, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Archanges, les Anges : enfin, à côté de chaque

homme, et pour l'aider et le conseiller dans la vie, il y eut un ange particulier, l'ange gardien. Cet ange remplaçait dans la nouvelle religion l'esprit familier, le génie de Numa, de Socrate et de l'empereur Julien : celui qui était représenté sur certains sarcophages portant un bouclier destiné à protéger le défunt qu'il avait accompagné pendant la vie, et qu'il suivait dans la mort. — Un passage du *Zend Avesta* nous apprend qu'après avoir sacrifié aux dieux et aux forces de la nature, l'Orant devait sacrifier aux anges qui sont les gardiens des hommes.

Ces anges que les Pères de l'Église représentaient revêtus d'un corps subtil, et comme ayant été créés avant toutes choses, en dehors de l'humanité, étaient destinés, comme ceux dont parlait la Bible, à servir d'intermédiaires entre Dieu et l'homme, à être les messagers de l'Éternel.

∴

Mais, à côté de ces créatures spéciales, la croyance et la piété populaires en placèrent d'autres. Les Grecs et les Romains avaient honoré leurs grands hommes ; les chrétiens voulurent honorer les leurs, et ils attribuèrent un rang particulier, après les anges, à ceux d'entre eux qui avaient été martyrisés, et qui étaient morts en confessant leur foi.

Sans leur rendre aucun culte, ils les appelaient dans leurs prières, et il est probable que ceux qui étaient évoqués répondaient immédiatement à l'appel qui leur était fait.

Pendant ces époques de transition où la religion de l'avenir allait se fonder, il fallait que les ouvriers de la première heure fussent puissamment secourus et encouragés. — Alors, ceux qui les avaient précédés dans l'au-delà, venaient leur donner, par des communications de toutes sortes, la force morale qui leur était nécessaire pour accomplir leur tâche ; et il est probable qu'ils leur apparaissaient dans les circonstances graves de la vie, et pendant qu'ils subissaient la torture. De là chez les martyrs, cette exaltation surhumaine, ces extases et ces ravissements incompréhensibles, dont font mention tous les écrivains des premiers siècles. Lorsque les persécutions cessèrent, lorsque l'Église commença avec Constantin à devenir puissante, les rapports avec les Invisibles devinrent plus rares, les véritables traditions de la science occulte furent oubliées ; et les appels à l'au-delà ayant été formellement interdits pour les raisons données plus haut, les communications cessèrent à peu près complètement parmi les fidèles.

Mais l'Église, d'accord avec le sentiment populaire, ne voulut pas qu'on pût oublier ceux qui étaient morts pour assurer son triomphe, et elle décida qu'un culte spécial, — mais qui ne serait qu'un simple hommage, — leur serait rendu.

Ils ne devaient être l'objet d'aucun culte d'adoration comme l'avaient été les Césars et les anciens dieux du paganisme : — on devait simplement les honorer, et leur demander d'être les intercesseurs des hommes auprès de Dieu. Il était recommandé de les *invoker* ; — il était défendu de les *évoquer* par des sortilèges ou par d'autres actes magiques.

∴

Tous les Pères de l'Église insistent sur la grande différence qui doit exister entre l'adoration qui n'est due qu'à Dieu et la vénération qui est due aux anges et aux saints.

Saint Jean dans son *Apocalypse* (ch. XIX, V. 9 et 10) avait déjà bien marqué cette différence. Lorsqu'il veut tomber aux pieds de l'ange qui lui dicte les prophéties, pour l'adorer, celui-ci dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon de service, et celui de tes pères qui gardent le témoignage de Jésus-Christ ; — n'adore que Dieu. »

Dès le I^{er} siècle, saint Justin le martyr — qui comme beaucoup de Pères de l'Église n'était devenu chrétien qu'après avoir été un grand philosophe, — saint Justin nous fait connaître qu'il existait chez les chrétiens deux cultes bien distincts ; l'un réservé à Dieu, et l'autre aux saints (1).

« Nous honorons les martyrs d'un culte d'affection et de société dit saint Augustin, mais nous ne rendons qu'à Dieu seul le culte suprême appelé en grec *Latrie*, parce que c'est un respect et une soumission qui ne sont dus qu'à lui. » (*Cité de Dieu*, ch. VI). Et saint Augustin explique qu'on doit honorer les saints qui sont dans la vie de l'au-delà, comme on les honorait quand ils étaient sur cette terre.

Enfin le concile de Trente vient à son tour établir bien nettement la différence qu'il doit y avoir entre la manière dont on implore le secours de Dieu, et celle dont on implore le secours des saints : « Nous prions Dieu ou de nous donner des biens, ou de nous délivrer des maux ; mais parce que les saints lui sont plus agréables que nous, nous leur demandons qu'ils prennent notre défense, et qu'ils obtiennent pour nous la chose dont nous avons besoin. — De là vient que nous usons pour prier de deux formes bien différentes : nous disons à Dieu ayez pitié de nous,

(1) L'Église désigne sous le nom de culte de *Latrie*, le culte d'adoration qu'on ne doit rendre qu'à Dieu. Le culte de *Dolie* (de *doulos* serviteur) est le culte de vénération que l'on rend aux saints et aux anges. Enfin certains théologiens enseignent que le culte d'*hyperdolie* est un culte spécial, supérieur au culte de *Dolie*, et qu'on ne doit qu'à la Vierge.

« écoutez-nous » — mais nous nous contentons de dire aux saints : priez pour nous (1). »

∴

Ainsi, dès les premiers temps de l'Église, on voit s'affirmer de plus en plus la grande idée monothéiste née dans les montagnes de la Judée. — Les dieux vont disparaître : — on ne rendra plus de culte à toutes ces divinités bonnes et mauvaises au milieu desquelles s'égarait l'esprit humain : — On n'adorera plus qu'un seul Dieu, créateur et conservateur de toutes choses, et on priera les saints, c'est-à-dire ceux qui ont laissé sur la terre le souvenir de leurs vertus, de porter vers l'Être suprême les supplications et les actes d'adoration de l'humanité.

Cette nouvelle conception de la divinité allait faire entrer l'idée religieuse dans sa véritable voie et lui faire faire un grand pas dans son évolution. En rejetant tous ces dieux qui représentaient, non seulement quelques vertus, mais aussi tous les vices, la raison humaine s'épurait, et les esprits plus évolués allaient pouvoir — je ne dirai pas comprendre, — mais admettre l'existence d'un Être unique, Créateur, Maître de l'univers, Père de tous les Êtres, tous égaux devant lui.

Ainsi étaient jetées dans les âmes des peuples nouveaux, les premières notions de fraternité et de solidarité qui étaient absolument inconnues chez les anciens.

Le Christ avait dit : « vous êtes tous frères, vous devez vous aimer et vous aider les uns les autres. Les instructeurs qui vinrent après lui, étendant cette solidarité au delà de la tombe, réunissaient l'humanité visible à l'humanité invisible, en enseignant que ceux qui avaient disparu pouvaient encore aimer et secourir leurs frères restés sur la terre, et que ces derniers pouvaient, par leurs prières, soulager les souffrants de l'au-delà. Ces conceptions de l'Église primitive, qui sont absolument celles du spiritualisme modernes, ne restèrent pas simples et pures. Comme toutes les vérités tombées au milieu des hommes, elles furent défigurées, elles perdirent de leur grandeur et le culte de vénération dû aux saints devint une sorte de culte idolâtre, entouré de pratiques puériles qui tendent heureusement à disparaître, mais que les prêtres ont le plus grand tort d'encourager encore

(1) Toutes les religions ont eu leurs saints. Dans l'Islam le peuple honore non seulement les saints morts, mais encore, dans le nom de marabouts, des gens pieux qui sont encore en vie. Le culte des saints avait pris une telle extension, qu'à la fin du xviii^e siècle, une révolte des plus sérieuses éclata en Arabie pour réformer l'Islam. Les réformateurs qui avaient à leur tête Abdel Wahhâb anathématisaient surtout la pratique du chapelet et le culte des saints. Ils s'emparèrent de la Mecque et de Médine; mais repoussés par les troupes égyptiennes ils furent anéantis et cet essai de réforme disparut avec eux.

aujourd'hui, car ils justifient ainsi le reproche d'idolâtrie que les diverses communions protestantes ont de tout temps adressé aux catholiques.

Et ce reproche se comprend quand on voit dans la plupart des Églises des statues de saint Pierre dont les fidèles viennent baiser le pied après avoir déposé leur offrande. Une inscription placée à côté de la statue nous apprend que le pape Léon XIII a accordé cinquante jours d'indulgences à tous ceux qui baisent le pied avec *piété et respect*. Seulement cet acte bizarre ne doit être accompli qu'une fois par jour. Des cierges que l'Église vend assez cher sont constamment allumés devant certaines chapelles.

Enfin, dans beaucoup d'églises, on voit une boîte destinée à recevoir les lettres que des fidèles, plus que confiants, adressent aux saints pour leur demander des faveurs; et à côté, se trouve toujours un tronc pour recevoir les offrandes qui doivent être assez sérieuses si on veut que la lettre arrive à destination.

Ces pratiques sont des plus regrettables à tous les points de vue. Elles perpétuent cette idée si immorale de l'efficacité des indulgences qui fut sinon la cause, du moins le prétexte de la Réforme. Faire croire à des âmes simples qu'elles peuvent être sauvées ou obtenir une faveur en donnant de l'argent ou en accomplissant quelques rites puérils, est un véritable crime au point de vue moral.

∴

Dans les premiers temps du christianisme, chaque évêque, dans sa circonscription, signalait à ses fidèles les hommes qui, par leur vertu, étaient dignes d'être honorés après leur mort. Le plus souvent ils étaient désignés au choix des évêques par ceux qui avaient pu les suivre pendant leur vie, et qui avaient été les témoins de leur conduite et de leur dévouement à la foi.

Mais à partir du ix^e siècle, les papes s'arrogèrent le droit de faire connaître ceux qui devaient être vénérés. Par un acte spécial ils étaient *canonisés*, — c'est-à-dire inscrits dans les canons, dans les décret de l'Église — ils recevaient le titre de saints et étaient placés dans le paradis à côté des cohortes célestes.

Le nombre des bienheureux, ainsi créés par les Papes, augmenta dans des conditions considérables pendant le moyen âge, et le nombre des jours fériés consacrés à leurs fêtes, — toujours profitables au clergé — augmenta dans la même proportion.

Des ouvrages spéciaux relatant la vie des saints nous font connaître les motifs pour lesquels ils furent imposés à la vénération des fidèles (1). —

(1) Le plus important de ces ouvrages est celui d'un jésuite espagnol nommé Ribadeneira qui vivait au commencement du xviii^e siècle.

Ces ouvrages ne sont plus lus depuis longtemps ; ils sont illisibles pour notre génération. — A part les savants docteurs des premiers siècles, les grands fondateurs des ordres monastiques, ceux qui apportèrent chez les barbares les doctrines du Christ, et quelques bienfaiteurs de l'humanité comme saint Vincent de Paul, on ne rencontre chez ces saints aucune figure digne d'attirer l'attention.

Leur histoire est, en général, un composé de légendes enfantines, souvent bouffonnes, parfois même grossières, dans lesquelles le diable occupe presque toujours le principal rôle. Les saints sont sans cesse en butte aux persécutions des démons qui leur jouent les plus vilains tours et leur inspirent les actes les plus extravagants.

Mais en dehors de ces luttes avec les démons, — curieuses à étudier au point de vue des phénomènes de l'obsession et de la possession, — les saints ne peuvent avoir pour nous aucun intérêt : ils n'ont eu aucune influence sur leurs contemporains, et, s'ils n'ont rien fait pour l'humanité, leurs vies, pleines d'excentricités et de rêveries, ne peuvent pas être données en exemple, et, je le répète, — à part quelques grandes âmes, quelques esprits d'une élévation morale considérable qui ont eu une grande influence sur la pensée humaine, — la majorité des saints et des saintes ne paraît composée que d'hystériques et de médiums inconscients qui réunissaient toutes les conditions voulues pour s'auto-suggestionner, ou pour subir toutes les mauvaises influences de l'au-delà. Parmi ces visionnaires il en est qui ont été véritablement néfastes pour l'idée chrétienne. Telle fut Marie Alacoque, cette pauvre malade qui avait gravé sur son sein avec un canif, le nom de Jésus qu'elle appelait son divin époux.

Ses visions et les divagations qui les accompagnent aboutirent, grâce aux efforts des Jésuites, et malgré la résistance de tous les catholiques intelligents, à l'adoration du Sacré-Cœur de Jésus (1).

Tout le monde connaît ces tableaux représentant une poitrine ouverte dans laquelle un cœur sanglant s'offre à l'adoration des fidèles. Jamais l'idolâtrie des peuples barbares n'avait été plus loin, et la haute spiritualité de la croyance chrétienne fut violemment atteinte par ce fétichisme brutal. Les adversaires du catholicisme trouvèrent dans cette adoration ridicule des armes redoutables pour attaquer une religion qui permettait et ordonnait même de semblables puérités, et qui entraînait ainsi les esprits vers le matérialisme le plus grossier.

(1) Marie Alacoque, religieuse visitandine, mourut en 1690 au monastère de Paray-le-Monial. Comme on le sait, cette ville est devenue un lieu de pèlerinage qui eut, vers 1873, une grande vogue, due surtout à une question politique. C'est à Paray que fut chanté pour la première fois le fameux cantique dont le refrain était : « Sauvez Rome et la France » etc...

∴

Des milliers de légendes ont été édifiées sur la vie des saints et des saintes. — Il y en a de terribles, comme celle de ces onze mille vierges, compagnes de sainte Ursule, qui furent toutes massacrées le même jour. Il y en a de plus gaies comme celle de saint Nicolas, le patron de la jeunesse, qui refusait formellement de prendre le sein de sa nourrice plus d'une fois, les mercredis et les vendredis, jours de jeûne. Et celle des poissons qui sortaient de l'eau pour écouter les sermons de saint Antoine de Padoue.

Je ne m'étendrai pas sur cette mythologie chrétienne que nous considérons avec raison aujourd'hui comme infantine, mais qui a été acceptée avec admiration par les générations passées. Elle était à la portée des intelligences de ces époques, et ces croyances ont consolé et satisfait des millions d'êtres, de même que les croyances de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome avaient consolé et satisfait des millions d'âmes moins avancées que celles des chrétiens.

Ainsi l'idée religieuse suit lentement son évolution à travers les siècles, se transformant suivant les époques, pour s'adapter aux intelligences qui ont progressé dans leurs incarnations successives. Mais comme les progrès effectués sont très lents, l'idée ne peut elle-même se développer qu'avec la plus grande lenteur et la plus grande difficulté. A chaque transformation qui ne se produit qu'après des centaines d'années de tâtonnements et d'erreurs, elle grandit et s'épure insensiblement, s'appuyant toujours sur les deux bases posées au début de l'humanité par les grands instructeurs : la croyance dans un Dieu suprême et dans la vie future.

SENEX

(à suivre)

LA MORT N'EXISTE PAS

Par M^{me} FLORENCE MARRYAT (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XIII

LA MÉDIUMNITÉ DE WILLIAM EGLINTON.

Dans les histoires que j'ai racontées d'Emily et du moine, j'ai souvent parlé des pouvoirs surprenants possédés par William Eglinton, mais les merveilles que j'ai signalées sont loin d'égaler celles dont j'ai été témoin depuis de sa rare médiumnité.

A la séance où se produisit l'apparition de ma sœur Emily, Joey, le contrôle de M. Eglinton, fut lui-même très familier. Joey est un homme remarquablement petit, des deux tiers peut-être plus léger, comme poids, que le médium et ressemble plutôt à un petit jockey qu'à toute autre chose quoiqu'il prétende qu'il fût clown alors qu'il était de ce monde et qu'il affirme être l'esprit de l'immortel Joe Grimaldi.

Toujours il nous apparut vêtu d'un costume blanc bien ajusté sorte de jersey complet qui le fait paraître encore plus petit qu'il n'est. Visible ou invisible il babille continuellement et c'est l'un des plus adroits et des plus affables guides que je connaisse. Il est aussi très religieux ce qui lui vaut encore, de la part du public, un peu de la sympathie qu'on lui accordait de son vivant, à ce qu'il assure.

Lors de notre première réunion dans les appartements de Russel Street il ne se fit voir que le dernier mais il causa constamment des autres esprits qui apparaissaient ou à leur place. Ma sœur, comme je l'ai dit, fut la première qui se montra, puis vint une apparition extraordinaire. Sur le plancher, à trois pieds environ du cabinet, apparut une tête, rien qu'une tête avec le cou d'un homme basané à la barbe et aux moustaches noires surmontée du turban blanc habituellement en usage chez les Indiens. Cette tête ne parlait pas, mais les yeux roulaient et les lèvres remuaient comme si elles voulaient articuler mais sans succès.

Joey prétendit que cet esprit venait pour le colonel Lean et était celui d'un étranger qui avait été décapité. Le colonel Lean ne reconnut pas les traits mais, chose étrange, il avait été présent au Japon à l'exécution de deux indigènes qui avaient été convaincus du meurtre d'officiers anglais et nous conclûmes de la description faite par Joey que c'était la tête de l'un d'eux. Je m'agenouillai sur le parquet et mis mon visage au niveau de celui de l'esprit ce qui me permit de m'assurer qu'il n'y avait pas après cette tête, un corps que le rideau du cabinet pût dissimuler et je puis assurer que c'était seulement une tête reposant sur le cou, que ses yeux se mouvaient de même que ses traits mais qu'il n'y avait rien d'autre sur le parquet. Je la questionnai et elle essaya avec peine évidemment de parler pour me répondre ; la bouche s'ouvrit, la langue sortit et émit une sorte de son imperceptible mais fut incapable de former aucun mot, et après un moment la tête s'enfonça dans le parquet et disparut. Si cela n'est pas l'une des plus attrayantes apparitions que j'aie vues, ce fut une des plus remarquables car il n'y avait là aucune possibilité de truc ni de déception.

La tête décapitée resta en pleine vue de l'assistance et elle présentait bien toutes les particularités du type et de l'expression des indigènes.

Après cela vinrent les figures de deux ou trois Anglais amis ou connaissances des témoins, puis Joey dit qu'il allait nous enseigner comment on

fait de la mousseline. Il sortit en droite ligne du cabinet, avec une petite figure originale, pas plus grand qu'un garçon de douze à treize ans avec le visage d'un petit vieux et vêtu du costume blanc que j'ai dépeint. Il s'assit près de moi et commença par lancer les bras en l'air comme s'il eût voulu jongler avec des balles, disant en même temps : « Voici de quelle manière nous faisons les robes de dames. » Comme il faisait ainsi, une petite quantité de mousseline apparut dans ses mains qu'il continuait à agiter de la même façon tandis que le produit fabriqué sans consistance croissait et s'augmentait sous nos yeux jusqu'à ce qu'il s'élevât en flots de mousseline au-dessus de la tête de Joey et tombât autour de son corps jusqu'à ses pieds et qu'il fût complètement dérobé à notre vue. Il continua à bavarder jusqu'au dernier moment sous ce monceau de mousseline neigeuse nous disant de bien nous rendre compte et de nous souvenir de la manière dont on fait les robes des dames. Quand, tout à coup, en un clin d'œil, l'amas de mousseline s'évapora dans l'air et devant nous apparut la grande figure d'Abdullah le guide oriental de M. Eglinton. Il n'y avait pas eu d'obscurité ni le moindre temps d'arrêt pour opérer ce changement. La mousseline était demeurée à l'endroit où elle avait été fabriquée jusqu'à ce que Joey volatilisé, lui aussi, Abdullah surgît en ce lieu. Abdullah n'est pas un esprit facile à dissimuler ; il a six pieds deux pouces, une grande hauteur pour un indigène et son turban élevé ajoute encore à sa stature. C'est un très bel homme avec le nez aquilin et des yeux brillants, un Persan, je crois, de naissance et naturellement basané de teint.

Il ne parle pas anglais mais fait continuellement des « salams », approche des assistants quand on le demande pour leur laisser admirer les bijoux dont il porte une grande quantité à son turban, à ses oreilles et autour de son cou ou leur montrer et laisser sentir par le toucher qu'il a perdu un bras, le moignon étant nettement visible à travers son mince vêtement.

Abdullah possède tous les signes caractéristiques des nations orientales sur lesquels ne saurait se méprendre celui qui, comme moi, a été familiarisé avec eux de leur vivant. Ses traits sont sans doute ceux d'un Persan, il en est de même pour son teint. Sa figure est longue, souple et caressante. Il semble tenir du chat ; il peut se courber jusqu'au sol et se relever de nouveau avec le plus d'aisance et de grâce. Celui qui pourrait un seul instant prétendre ou supposer seulement que M. Eglinton serait capable de personnifier Abdullah serait un fou. Il lui serait de toute impossibilité, même en lui accordant un temps illimité et une assistance quelconque de s'approprier ce caractère. Il y a une élasticité particulière de « désossé » dans les mouvements d'un indigène et ceux qui ont vécu en Orient savent que pas un Anglais n'est capable de les imiter avec succès.

Les mains et les pieds d'Abdullah possèdent également tous les caractères-

res de sa nationalité étant étroits, longs et sans nerfs quoique j'aie entendu dire qu'il peut donner une étreinte plutôt rude de son unique main quand il veut exercer son pouvoir ou montrer son peu de sympathie envers quelque assistant particulier. Il a toujours, cependant, fait preuve de la plus grande urbanité à notre égard mais ce n'est pas un esprit particulièrement amical ni familial. Quand Abdullah se fut retiré en cette occasion, Joey écarta le rideau qui cachait le cabinet et nous permit de voir en même temps son médium et lui-même. M. Eglinton y était assis vêtu de son habit de soirée avec un plastron de chemise aussi uni et intact que s'il venait de sortir des mains de la blanchisseuse. Il était étendu sur le dos dans sa chaise et plongé dans un profond sommeil tandis que le petit Joey était assis à cheval sur ses genoux, son costume blanc contrastant étrangement avec le pantalon noir de son médium. Dans cette position il embrassa plusieurs fois M. Eglinton lui disant de s'éveiller et de ne pas prendre un air si boudeur ; alors, nous ayant demandé si, tous, nous le voyions bien distinctement et si nous étions satisfaits qu'il ne fût pas le médium, il pria Dieu de nous bénir et les rideaux se refermèrent encore une fois sur cette scène incompréhensible.

∴

M. Eglinton devint dans la suite un de nos amis intimes et nous eûmes souvent le plaisir de tenir séance avec lui, mais nous ne vîmes jamais rien de plus merveilleux, à mon avis, que ce dont nous fûmes témoins lors de notre première rencontre.

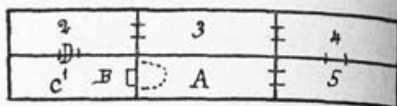
Lorsqu'il nous accompagna à Bruges (ainsi que je l'ai dit dans *l'histoire du moine*) Joey prit beaucoup de peine pour nous prouver incontestablement qu'il n'est ni une émanation ni un double de son médium mais une créature complètement séparée et totalement distincte. La maison de ma sœur étant construite d'après le système des très vieilles et élégantes demeures, avait toutes les chambres à coucher en communication les unes avec les autres. L'entresol dans lequel nous nous réunissions habituellement formait le point de raccordement d'une série de six chambres sur lesquelles toutes communiquaient les unes aux autres de manière que la première et la dernière permettaient l'accès avec l'entresol.

Nous plaçâmes M. Eglinton dans le n° 1 fermant la porte de communication avec le n° 2 de sorte qu'il ne pouvait sortir que dans notre cercle où nous étions assis autour du rideau derrière lequel était placée sa chaise. Joey s'étant montré en dehors du rideau nous prévint qu'il allait passer à travers la porte fermée derrière le médium, dans les chambres à coucher nos 2, 3 et 4 et nous rapporterait un objet quelconque pris dans chacune d'elles.

Effectivement, un moment après, nous entendîmes sa voix dans le n° 2 décrivant tout ce qu'il y voyait, puis il passa dans le n° 3 et ainsi de suite faisant le tour des chambres jusqu'à ce qu'il apparût à la porte de communication du n° 5 et nous rapportât un objet pris dans chaque chambre de l'entresol.

Il nous pria alors de lever le rideau et d'inspecter le médium, ce que nous fîmes, et nous le trouvâmes parfaitement endormi sur sa chaise avec la porte fermée derrière lui. Joey

retourna par le chemin qu'il avait déjà parcouru et se présenta une fois de plus en dehors du rideau la clef de la porte fermée étant restée tout le temps en ma possession.



A, l'assistance. B, le rideau devant la porte de la chambre n° 1. C, la chaise et le médium. D, la porte fermée.

∴

Ernest est un autre guide bien connu de M. Eglinton quoiqu'il apparaisse rarement excepté pour donner quelque témoignage merveilleux ou quelque avis important. C'est un esprit sérieux profond et sensible, comme son nom l'indique (Earnest, plein de zèle, sérieux, sincère) et son symbole est une croix de feu parfois grande, souvent petite, mais toujours brillante et lumineuse. Ernest montre rarement son corps entier. C'est généralement son visage seulement qui est apparent dans le milieu du cercle, manifestation bien plus convaincante aux yeux des sceptiques ou des chercheurs que tous les corps qui sont généralement attribués par les ignorants à quelque supercherie du médium. Ernest s'exprime toujours par la voix directe avec un ton de basse agréable entièrement distincte de l'organe perçant de Joey et son aspect est ordinairement en rapport avec une assistance harmonieuse et unie pour le succès.

Daisy (Marguerite) une jeune fille indienne de l'Amérique du Nord est un autre guide de William Eglinton mais je l'ai seulement entendue parler en transe. Je ne sais pas lequel de ces esprits conduit les manifestations d'écriture par le bras que M. Eglinton réussit avec beaucoup de succès ; quelquefois, il semble que c'est l'un et parfois que c'est l'autre. Comme il était assis un soir pour souper avec notre famille, je priai mentalement Joey d'écrire quelque chose sur une partie de son corps où sa main ne pourrait atteindre ; c'était à l'effet de prouver que l'écriture n'avait pas été préparée au préalable par des moyens chimiques comme quelques personnes sont disposées à l'affirmer. Au bout d'un court instant nous observâmes que M. Eglinton s'arrêtait de manger manifestant de l'impatience et du malaise,

nous lui en demandâmes la cause, mais il rougit et balbutia sans nous donner de réponse. Quelques moments après, il quitta la table en nous demandant la permission de se retirer dans sa chambre.

Le lendemain matin, il nous dit qu'il avait été si incommodé à souper qu'il lui avait été impossible de rester avec nous et qu'en regagnant son appartement il avait trouvé que son dos, fort irrité par une démangeaison invincible, portait une sentence écrite en travers et dont il n'avait pu déchiffrer quelques mots qu'en se regardant dans une glace et que, comme il y avait seulement des dames dans la maison en dehors de lui-même, il n'avait pu appeler un interprète à son aide.

Un jour, sans le consulter, je plaçai une petite carte avec un morceau de crayon noir entre les pages d'un volume « d'heures de loisirs », et lui demandai de tenir le livre avec moi sur la table. Je ne quittai pas ma main du livre et il était si lourd que j'eus ensuite de la difficulté à retourner ma carte (dont j'avais eu soin d'arracher un coin).

M. Eglinton était assis avec moi et ma famille en pleine lumière du jour et tout ce qu'il fit fut de placer sa main sur la mienne qui reposait sur le livre. La transpiration couvrait son visage pendant qu'il faisait cela mais il n'y avait pas d'autre signe de son pouvoir et, honnêtement, je déclare que je ne m'attendais pas à trouver de l'écriture sur ma carte. Quand je l'eus secouée des feuilles du livre, cependant, j'y trouvai une lettre entièrement écrite ou dictée par ma fille Florence et que voici :

« Chère maman. Que je suis contente de pouvoir communiquer encore
« avec vous et de vous démontrer par ce fait que je suis réellement pré-
« sente. Naturellement, vous devez comprendre que je n'ai pas écrit ceci
« moi-même. Charlie est ici avec moi et d'autres aussi et tous nous nous
« unissons pour vous exprimer notre amour. »

« Votre fille, FLORENCE. »

∴

La médiumnité de M. Eglinton embrasse des phases variées de phénomènes ainsi qu'on peut le constater dans sa propre relation de ces faits et dans le témoignage de ses amis.

Un récit de ses travaux spirituels sous le titre de « Entre les deux mondes » a été écrit et publié par M. John T. Farmer et contient plusieurs descriptions intéressantes et des attestations des dons indubitablement merveilleux qu'il tenait de la nature.

Il s'y trouve plusieurs récits écrits par moi-même et que, dans l'intérêt de ceux de mes lecteurs qui n'ont pas vu le livre en question, je veux répéter ici :

Le premier est celui du « Moine » donné *in extenso* dans le onzième chapitre du présent volume.

Le second est celui d'une séance tenue le 5 septembre 1884. Le cercle se composait de M. et M^{me} Stewart, du Colonel et M^{me} Winch, de M. et M^{me} Russell-Davies, de M. Morgan et du Colonel Lean avec moi et se tint dans l'appartement privé de M. Eglinton dans Quebec-Street. Nous étions assis dans le salon avec un bec de gaz allumé et la porte ayant été convenablement close. M. Eglinton se rendit dans la chambre de derrière qui fut séparée de celle de devant par des rideaux. Il ne nous avait pas quittés depuis deux minutes qu'un Esprit sortait par la portière et s'avancait droit au milieu de nous. C'était un homme grand et fort, au teint très foncé, et beaucoup des assistants remarquèrent qu'il exhalait une odeur particulière. Personne ne le reconnut et après être apparu deux ou trois fois, il se retira et fut immédiatement remplacé par une femme très semblable à lui et nous quitta également sans avoir été reconnue. Ces deux esprits avant de se retirer définitivement revinrent ensemble et parurent examiner le cercle avec curiosité. Après un court intervalle un homme plus petit et plus mince vint hardiment et s'élança comme un trait, tête baissée, dans une attitude singulière autour du cercle. Le colonel Lean lui demanda de lui serrer les mains. Il répondit en lui saisissant la main et l'arrachant presque de son siège. Il s'élança alors à travers la chambre et donna une semblable preuve de sa force musculaire à M. Stewart. Mais quand je lui demandai de venir avec moi il prit ma main et la serra fortement dans la sienne. Il avait à peine disparu qu'Abdullah avec son unique bras et ses six pieds deux pouces de haut, était debout devant nous et adressait ses salams à la ronde. Puis vint ma fille Florence, une demoiselle de dix-neuf ans à cette époque très mince et féminine en apparence. Elle avança assez près pour me toucher de la main mais elle semblait craindre d'approcher davantage ; l'instant d'après, elle revenait traînant M. Eglinton après elle.

Il était en transe profonde respirant avec difficulté, mais Florence le tenait par la main et l'amena à côté de moi, alors il détacha mes mains de celles de mes voisins avec qui je faisais la chaîne et me faisant lever, il plaça ma fille dans mes bras. Comme elle se tenait serrée dans mon étreinte, elle me chuchota quelques mots relatifs à un sujet connu de personne que de moi seule et elle plaça sa main sur son cœur ce qui me permit de sentir qu'elle était bien une femme vivante.

Le colonel Lean lui demanda d'aller à lui. Elle essaya mais la force lui manqua, elle se retira derrière le rideau pour reprendre vigueur, et revint une seconde fois avec M. Eglinton puis appelant le colonel Lean à elle, elle l'embrassa. Ceci est un des exemples les plus parfaits à enregistrer de la forme d'un esprit vu distinctement avec le médium et sous la lumière du

gaz par dix témoins attentifs. La matérialisation suivante fut pour M. Stewart. Ce monsieur était nouvellement arrivé d'Australie et de plus un étranger pour M. Eglinton. Aussitôt qu'il vit la forme féminine qui lui faisait signe de la portière de venir lui parler, il s'écria « Mon Dieu ! Pauline ! » avec un tel accent de surprise et de conviction parfaites qu'il était impossible de s'y tromper. Alors l'esprit lui parla bas puis mettant ses bras autour de son cou elle l'embrassa tendrement.

Il se tourna après un moment et s'adressant à sa femme, lui dit que l'esprit qui venait de se présenter était la forme réelle avec les traits exacts de leur nièce Pauline qu'ils avaient perdue l'année précédente.

M. Stewart exprima lui-même son entière satisfaction de l'identité de sa nièce et dit qu'il l'avait trouvée ce qu'elle était avant qu'elle n'eût été malade. Je ne dois pas omettre de dire que le médium apparut aussi avec cette figure se montrant conséquemment pour la troisième fois dans la même soirée avec un esprit.

L'apparition suivante, la septième qui se montrait, fut celle d'un petit enfant de deux ans environ qui se soutenait dans sa marche en s'appuyant sur une chaise. Je me baissai et essayai de causer avec ce bébé mais il ne fit que crier avec mauvaise humeur, comme effrayé de se trouver parmi des étrangers et il s'en retourna.

L'attention du cercle fut divertie par Abdullah qui s'élança entre les rideaux et se tint sous nos yeux avec l'enfant tandis que M. Eglinton apparaissait au même moment entre ces deux esprits formant ainsi un « *tria juncta in uno* ».

Ceci mit fin à la séance. La seconde que j'ai écrite eut lieu le 27 du même mois et dans de semblables circonstances. Le cercle, cette fois, se composait de M^{me} Wheeler, M. Woods, M. Gordon, de l'honorable Gordon Sandeman, de ma fille Eva, de mon fils Franck, du colonel Lean et de moi. M. Eglinton nous parut en cette occasion éprouver quelque difficulté à passer sous contrôle et vint si fréquemment dans le cercle pour acquérir du pouvoir que je devinai que nous allions avoir des manifestations extraordinairement bonnes. La voix de Joey nous pria de ne nous lâcher les mains sous aucun prétexte parce qu'ils allaient essayer de faire quelque chose de très difficile et que nous pourrions annuler leurs efforts au moment de la victoire. Quand le médium fut enfin en pouvoir du contrôle dans le salon de derrière, un homme de haute taille, la tête découverte, avec des cheveux noirs et une longue barbe apparut et se dirigea vers une dame de la compagnie. Elle fut très affectée en reconnaissant cet esprit qu'elle déclara être celui de son frère. Elle l'appela par son nom et l'embrassa nous assurant qu'il était bien exactement tel que pendant sa vie terrestre. Son émotion fut si grande que nous pensâmes qu'elle allait défail-

lir mais après un moment elle reprit son calme. Nous entendîmes après cela les notes d'une clarinette. On m'avait dit que M. Woods (un étranger récemment arrivé des Antipodes) avait perdu un frère dans des circonstances particulièrement douloureuses, et qu'il espérait (quoi qu'il n'y comptât guère), voir son frère ce soir-là. C'était la première fois que je voyais M. Woods; cependant la ressemblance entre les deux frères était si frappante que lorsque l'esprit parut avec une clarinette en ses mains je ne pus douter de son identité et je m'écriai « Oh! monsieur Woods, c'est votre frère ! » La figure alla à M. Woods et saisit sa main. Comme ils paraissaient ainsi avec leurs visages tournés l'un vers l'autre, ils étaient d'une ressemblance étonnante comme traits et expression. La tête de cet esprit était sans coiffure ce qui est assez rare et couverte d'une chevelure épaisse et bouclée. Il apparut deux fois et très distinctement dit à chacune d'elles à son frère « Que Dieu vous bénisse ! » M^{me} Wheeler qui avait connu l'esprit de son vivant tressaillit au son de sa voix qu'elle reconnut tout de suite et M. Morgan qui avait été un de ses amis intimes, confirma la reconnaissance. Nous demandâmes à M. Woods la signification de cette clarinette qui était noire et joliment incrustée d'argent. Il nous dit que son frère, excellent musicien, avait gagné comme prix un instrument semblable dans un concours musical. « Mais », ajouta-t-il avec étonnement, « sa clarinette est enfermée sous clef dans ma maison en Australie. »

Ma fille Florence vint ensuite seulement un instant ce dont je fus désempoigné, mais Joey me dit qu'ils réservaient leurs forces pour une manifestation intéressante. Il dit ensuite : « Voici venir un ami de M. Sandeman » et un homme portant les insignes et l'écharpe maçonniques apparut et fit le tour du cercle donnant l'étreinte maçonnique à ceux de la confrérie qui étaient là. C'était un jeune homme de bonne mine disant qu'il avait rencontré en Australie quelques-unes des personnes présentes, mais aucune d'elles ne sembla le reconnaître.

Il fut remplacé par une figure d'homme qui s'était matérialisée antérieurement. Comme il traversait la portière, une figure de femme apparut à côté de lui portant une lumière très brillante comme pour lui montrer le chemin. Elle ne vint pas au delà du rideau, mais chacun dans la chambre put la voir distinctement. D'après le costume et le teint de l'homme, nous l'avions baptisé à tort « le Bédouin », mais mon fils Frank Marryat qui est marin prétendit reconnaître en lui un Indien et lui adressa la parole en hindoustani à quoi il répondit à voix basse. Quelqu'un le pria de prendre un siège parmi nous sur quoi il saisit une lourde chaise d'une main et fit le moulinet avec autour de sa tête. Alors il s'accroupit à terre sur ses hanches à la mode indienne et nous quitta comme auparavant en s'évanouissant subitement.

Joey nous annonça alors qu'ils allaient essayer de nous faire voir « comment les esprits sont issus du médium ». Ceci fut le couronnement de la soirée. M. Eglinton apparut en transe au beau milieu de nous entrant à reculons et, comme s'il luttait contre le pouvoir qui le poussait vers nous; ses yeux étaient fermés, et sa respiration sortait avec peine. Comme il se tenait ainsi s'appuyant sur une chaise comme support une masse aérienne semblable à un nuage de fumée de tabac apparut sur sa hanche gauche, ses jambes furent illuminées par des lueurs montant et descendant et un voile blanc se fixa autour de sa tête et sur ses épaules. La masse s'accrut, il respirait de plus en plus péniblement tandis que des mains invisibles tiraient la draperie nébuleuse de sa hanche en longs lambeaux qui s'amalgamaient aussitôt formés et, tombant à terre étaient aussitôt remplacés par d'autres. Le nuage continuait à devenir plus dense et nous surveillions avec une ardente curiosité cet extraordinaire procédé, quand, en l'espace d'un clin d'œil, la masse fut évaporée et un esprit complètement formé se tint à côté du médium.

Personne ne pouvait dire comment il était venu au milieu de nous ni d'où il venait, mais « il était là ». M. Eglinton se retira alors derrière les rideaux avec l'esprit nouveau-né mais un moment après il revint parmi nous, ou y fut ramené, et il tomba sur le sol. Les rideaux s'ouvrirent de nouveau et la forme complète d'Ernest apparut et releva le médium par la main. Dès qu'il le vit, M. Eglinton tomba à genoux et Ernest l'entraîna hors de vue. Ainsi finit la seconde de ces deux merveilleuses séances. Les rapports qui en furent publiés étaient signés des noms entiers avec l'adresse de ceux qui en avaient été les témoins.

Les pouvoirs de William Eglinton, nous l'avons déjà dit, sont multiples, parmi les plus brillants il faut signaler la lévitation qui se produit communément, je ne crois pas, en effet avoir jamais assisté avec lui à une séance durant laquelle il n'ait pas été levité. Je l'ai vu en plusieurs occasions s'élever ou être porté en l'air de telle sorte que sa tête touchait au plafond et que ses pieds étaient au-dessus de la tête des assistants.

En une occasion pendant une séance avec lui une manifestation entièrement nouvelle se développa. A chaque esprit apparaissant, son nom était écrit en lettres de feu qui se mouvaient autour du cercle en face des assistants. Comme les noms étaient ceux des amis de l'assistance et non des amis de M. Eglinton et que le phénomène se termina par une lettre à moi écrite de la même manière sur des affaires privées, cela ne peut être attribué à un truc préparé d'avance.

J'ai accompagné M. Eglinton en qualité d'interprète à une séance professionnelle à Paris composée de quarante personnes dont pas une ne pouvait dire un mot d'anglais tandis que lui ignorait également les langues étran-

gères et j'ai entendu des esprits français et allemands revenir par son aide pour converser avec leurs amis qui étaient rayonnants de joie de communiquer encore avec eux tandis que leur médium n'aurait pu (eût-il été conscient) comprendre ou prononcer un simple mot de toutes les nouvelles qu'il avait répétées avec tant de volubilité.

∴

Je conclurai ce témoignage des pouvoirs de William Eglinton par le récit d'une séance avec lui pour l'écriture sur ardoise, manifestation qui fut si diffamée et dont on a tant abusé contre lui. Parce que quelques gens ignorants et stupides qui n'ont jamais étudié convenablement la science du spiritisme décident qu'une chose n'est pas « parce qu'elle ne peut pas être », des hommes d'honneur et de vérité sont considérés comme « charlatans et truqueurs » et ceux qui croient en eux comme fous et aveugles. Le jour va bientôt luire, cependant, où l'on verra laquelle des deux catégories mérite le mieux ces derniers qualificatifs.

Il y a quelques années lorsque je fus liée d'intérêts avec M. Edgar Lee de la *Revue de Saint-Stephen*, je le trouvai très intéressé au sujet du spiritisme quoiqu'il n'eût jamais eu l'occasion de se livrer à des investigations approfondies. Je lui procurai une séance d'expérience avec William Eglinton. Nous nous réunîmes dans ce but un après-midi dans la maison du médium à Nottingham-Place, et nous assîmes à une table ordinaire dans la salle à manger pour l'écriture sur ardoise. L'ardoise dont on se servit pour la circonstance, (M. Lee ayant négligé d'apporter la sienne — ce qui est demandé) fut celle présentée à M. Eglinton par M. Gladstone. Elle consistait en deux ardoises de forme moyenne dans un double cadre de bois d'acajou formant boîte et qui, étant pliées l'une sur l'autre, sont maintenues par une petite serrure de sûreté avec clef. Sur le tapis de la table était une collection de petits morceaux de craie de différentes couleurs.

Dans la chambre de devant qui était séparée de nous par une porte il y avait quelques casiers à livres. M. Eglinton commença par demander à M. Lee d'aller seul dans cette chambre et de choisir par la pensée un volume quelconque dont quelques extraits pourraient lui être donnés. M. Lee ayant fait comme il est dit, revint s'asseoir à sa place à côté de nous sans parler du livre qu'il avait choisi. L'ardoise de M. Gladstone fut alors donnée pour la laver avec de l'eau et une éponge ; cela fait, il fut prié de choisir quatre morceaux de craie et de les placer entre les ardoises de fermer la boîte et de garder la clef. Les ardoises furent placées sur la table à la vue de tous. La main de M. Lee demeura sur la boîte tout le temps. Tout ce que fit M. Eglinton fut de placer sa main sur celle de M. Lee.

« Vous avez choisi, je pense, commença-t-il, quatre morceaux de craie, blanche, bleue, jaune et rouge. Veuillez me dire, s'il vous plaît, quel mot de quelle ligne, de quelle page du livre que vous aviez choisi tout à l'heure doit être écrit à la craie blanche. M. Lee répondit de la façon suivante, (j'ai oublié les nombres exacts) : le troisième mot de la quinzième ligne de la cent-deuxième page. Il n'avait, il faut le rappeler, pas connaissance du contenu de ce volume qu'il n'avait pas même touché de la main. Aussitôt qu'il eut parlé, un bruit de grattage fut entendu entre les deux ardoises. Quand il cessa, M. Eglinton fit la même question au sujet de la craie bleue, de la jaune et de la rouge question à laquelle il fut chaque fois répondu semblablement. Il demanda alors à M. Lee d'ouvrir les ardoises, de lire les mots, d'aller chercher le livre qu'il avait choisi et de vérifier l'exactitude de ces mots. Dans chaque cas il avait été répondu sans erreur.

Plusieurs autres expériences furent faites ensuite également curieuses, le numéro de la montre de M. Lee, qu'il n'avait pas sortie de sa poche et qu'il avoua ignorer lui-même fut donné juste, M. Eglinton dit ensuite à M. Lee « Avez-vous, dans le monde des Esprits, des amis dont vous seriez heureux de recevoir des nouvelles ? S'il en est ainsi, veuillez penser un nom mentalement et nous essayerons de vous en procurer quelque écriture. (Je dois rappeler ici que le médium et M. Lee étaient étrangers l'un à l'autre et s'étaient rencontrés pour la première ce jour-là (ce qu'en effet on verra bien au texte du billet) et moi-même j'avais en ce temps une très légère connaissance de M. Lee. Il se recueillit un instant et répondit qu'il avait perdu un de ses amis dont il serait heureux d'entendre parler. On renouvela le lavage des ardoises et l'on referma la boîte et le grincement de la craie recommença aussitôt dans l'intérieur. Lorsqu'il eut cessé, M. Lee ouvrit les ardoises et pu lire la lettre suivante :

Mon cher Will,

« Je suis tout à fait content de votre décision au sujet de Bob. De toute manière, envoyez-le à l'école que vous avez choisie. Il y travaillera mieux. Son éducation demande à être poussée plus qu'il ne fait en ce moment. Merci pour tout ce que vous avez fait pour lui. Que Dieu vous bénisse !

« Votre affectionné cousin.

« R. TASKER. »

Je ne prétends pas rapporter mot à mot la lettre citée ici ; je n'en ai pas gardé la copie textuelle, mais elle a été publiée, j'en donne le sens parfait.

Lorsque je vis l'ardoise, je demandai à M. Lee en le regardant bien étonnée ! « Pour qui est-ce ?

« C'est parfait ! répondit-il et c'est bien pour moi. » Cet écrit est de

mon cousin qui a laissé son fils à ma charge. « Mon vrai nom est William Tasker. »

Maintenant j'ajoute que je n'avais jamais entendu insinuer auparavant que « Edgar Lee » fût seulement un « nom de plume » et l'annonce m'en causa une réelle surprise.

M. William Tasker (Edgar Lee) fut tellement satisfait de cette séance expérimentale donnée par le médium Eglinton, qu'il fit faire la photographie de l'ardoise que reproduisit la *Saint-Stephen Review* avec un récit très circonstancié du procédé mystérieux ce qui serait très suffisant pour faire arrêter un instant n'importe qui au milieu des harcelants devoirs de ce monde... et à penser !

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction :

LÉOPOLD DAUVIL.

Visite à Gabriel Delanne

Qui de nos lecteurs spirites n'a vu passer sous ses yeux dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, si finement et si consciencieusement rédigée par Gabriel Delanne, le récit des matérialisations de la villa Carmen à Alger, demeure du général et de M^{me} Carmencita Noël en présence de nombreux témoins dignes de foi ?

Nous qui n'avons acquis notre conviction sur la réalité de tous les phénomènes spirites que par une lecture sérieuse de tous les ouvrages de cette pléiade de savants qui n'ont affirmé des faits qu'après les avoir vus, nous qui, depuis quinze ans, avons comme modeste écrivain raconté ce dont nous avons été témoin, nous ne lisons pas ces comptes rendus sans éprouver, il faut l'avouer, des doutes sur les faits extraordinaires que le style imagé, parfois bizarre, mais précis de Madame « la générale » semblait devoir faire naître en notre esprit et en celui de bien des lecteurs.

Reproduits par bon nombre de revues et de journaux spirites ou non, ces récits étaient commentés et souvent bien discutés.

Gabriel Delanne que je connais depuis dix ans et dont je me plais à constater la loyauté indiscutable, m'assurait qu'il parlait des phénomènes de la villa Carmen dont il reçoit des rapports mensuels, avec la ferme conviction qu'ils existent et que de nombreux témoignages étaient venus les confirmer mais ses amis les plus sincères lui répétaient : « En somme, vous affirmez loyalement, mais, vous n'avez pas vu ! » et Delanne songeur ne répondait rien.

— A la suite d'une polémique un peu vive entre M. Charles Richet, le savant professeur membre de l'Académie de médecine qui avait écrit l'article intitulé : *Faut-il étudier le Spiritisme ?* et Gabriel Delanne qui y avait répondu avec un peu de véhémence par un autre : *De l'importance du Spiritisme*, une correspondance sérieuse s'était établie entre celui-ci et le général Noël, correspondance que j'ai eu le plaisir de lire et qui se terminait par une lettre fort gracieuse et nette des hôtes de la villa Carmen et qui peut se résumer ainsi :

« Venez passer quinze jours ou un mois à la villa Carmen si cela vous plaît. Un pavillon d'amis vous y attend. Acceptez franchement notre hospitalité algérienne et vous partirez convaincu. »

En présence d'une invitation si franche, Gabriel Delanne n'hésita pas. Il partit et, maintenant qu'il est de retour et que dans la visite que j'ai eu le plaisir de lui faire hier, il m'a délié de la promesse que je lui avais faite avant son départ de ne rien dire à personne sans y être autorisé, je sens ma plume impatiente d'écrire toute seule ce qui doit intéresser nos frères et sœurs de la *Revue Spirite*.

Ils doivent bien croire que ma pensée volait souvent vers la villa Carmen sous forme de lettres remplies de questions formulées par un curieux. Aussi bien, puisque j'y suis autorisé maintenant, serai-je assez indiscret pour vous lire quelques passages des deux lettres que me répondit gracieusement mon ami le philosophe Delanne. Teintées d'humour, elles me plaisent infiniment, tant pis si l'auteur se fâche de mon indiscrétion.

Alger, villa Carmen, 7 août 1895.

Mon cher Dauvil,

— N'attribuez pas mon silence à de l'indifférence, ni à ma santé qui va s'améliorant, pas plus qu'aux 35 degrés de chaleur à l'ombre qui me transforment en source toujours jaillissante, mais tout simplement à ce fait que, depuis près d'un mois que je suis chez mes hôtes aimables et généreux, je n'ai pu assister qu'à trois séances pleinement satisfaisantes, c'est-à-dire excluant absolument toute possibilité de fraude. Donc et pour me prononcer immédiatement et loyalement il se produit ici des matérialisations réelles, visibles et palpables.

Le général et M^{me} Noël sont au-dessus de tout soupçon, leur honorabilité reste indiscutable et parfaite mais, ils ont pris l'habitude de voir tant de phénomènes se succéder devant eux depuis des années qu'ils en sont venus à tout accepter et que quelques médiums imparfaits ou légers ont bien pu quelquefois tricher un peu s'ils ne se sentaient pas trop surveillés.

Aujourd'hui, je vous le dis, l'apparition de Bien Boa est bien réelle, j'ai vu, de mes yeux vu, ledit Esprit en même temps que le médium. Mais, vous le comprendrez, mon cher ami, je ne pourrai démontrer la certitude scientifique que lorsque la photographie aura confirmé le témoignage de mes yeux.

Grosse et importante nouvelle de ce matin : le professeur Charles Richet arrivera jeudi et comme M^{me} F..., directrice d'une publication anglaise est ici depuis quinze jours, vous voyez que nous allons constituer une véritable petite commission scientifique et nos relations, malgré les lances rompues pour la cause, ne pourront que gagner grâce à ce concours d'observateurs étrangers à la villa Carmen.

.....
Ah ! cher ami, quel splendide pays que celui-ci et quel éblouissement pour mes yeux parisiens que ce panorama grandiose de la ville en amphithéâtre et de la vaste baie d'Alger noyées dans une lumière éclatante que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Du haut de la villa Carmen toute la campagne se développe mollement jusqu'à la mer d'un bleu intense et les belles villas resplendissantes de blancheur au milieu de la verdure semblent autant de bijoux semés avec art par un habile metteur en scène... Et ce merveilleux soleil qui répand sa poudre d'or sur tout le paysage, quel magicien inimitable pour donner, aux objets les plus vulgaires, un charme pour l'œil déshabitué de telles splendeurs !

Je goûte une joie presque sensuelle à me sentir baigné de ces effluves réconfortants et je comprends le sentiment de gratitude de nos ancêtres les Aryas quand ils adoraient le père de la Vie qui verse si magnifiquement ses flots d'or sur notre chétive planète.

5 septembre 1905.

Mon cher Dauvil,

Je ne veux pas attendre pour vous annoncer qu'après deux mois de persévérants efforts, je suis enfin arrivé à photographier simultanément l'esprit Bien Boa et ses deux médiums.

Ce qui augmente encore le grand intérêt de cette expérience, c'est la présence du professeur Charles Richet qui est ici depuis quinze jours et qui a assisté à toutes les séances. Son scepticisme est fortement ébranlé et je pense qu'il ne pourra plus nier l'existence objective des fantômes car, il en a vu, touché, photographié dans des conditions de contrôle qui ne laissaient rien à désirer. Cela est du plus haut intérêt pour notre cause et je ne regrette plus mes fatigues après cette réussite.

L'une des plus frappantes parmi nos expériences a été de faire souffler

l'esprit Bien Boa dans un ballon de verre de laboratoire contenant de la baryte en solution. Il s'est aussitôt produit un précipité de carbonate de baryte ce qui prouve que l'esprit matérialisé possède des poumons qui fabriquent bel et bien de l'acide carbonique. Cette observation vient corroborer celle de William Crookes sur la constitution physique interne du fantôme et confirme les enseignements spirites sur l'existence et le rôle du périsprit.

Je n'ose dépeindre la stupéfaction du savant témoin qui, maintenant, j'espère, dira formellement ce qu'il a vu et ce que le spiritisme a de vrai... enfin s'il y faut croire.

A bientôt, cher ami, le plaisir de vous serrer la main et de vous montrer nos photographies en vous racontant nos belles expériences, et la vie charmante que se sont ingéniés à me faire mener les hôtes affectueux et aimables que j'ai quittés comme des amis anciens et qui n'ont pas voulu me dire : Adieu, mais au revoir !

A vous d'amitié.

Gabriel DELANNE.

Et toutes ces promesses se sont réalisées hier dans ma visite à Gabriel Delanne. J'ai vu les photographies d'esprits prises simultanément par trois appareils photographiques... Il n'y a donc pas de doute possible à conserver.

De plus, M. Charles Richet, émerveillé du résultat de ses expériences, les a prolongées après le départ de Delanne et a obtenu d'autres matérialisations dont quelques-unes fort attrayantes et les lettres que j'ai lues de M. Richet, du Général et de M^{me} Noël Carmencita, à notre ami, sont une preuve éclatante que la mort n'existe pas... donc que l'âme est immortelle.

LÉOPOL DAUVIL.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (Suite).

§ 6

DE LA PLURALITÉ DES EXISTENCES DE L'ÂME

Ce que je viens de dire quant à la mort et à la durée des peines, m'amène naturellement et comme conséquence, à examiner l'une des questions

(1) Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février, mai à juillet, septembre et octobre.

principales de cette œuvre, celle qui a pour but de démontrer la pluralité des existences de l'âme.

A cet égard les preuves abondent. L'une des principales est prise de ce que tout établit que l'homme est nécessairement et forcément soumis non seulement à une, mais encore à plusieurs réincarnations.

Effectivement, nous l'avons dit ci-dessus, Dieu n'avait nul besoin de créer l'homme. Si pourtant il a jugé utile de lui donner la vie, si surtout il l'a en même temps doté d'une âme immortelle, il n'a pu avoir qu'une pensée, en le faisant, c'est de vouloir qu'il pût s'élever jusqu'à lui. Mais comment faire franchir à la créature la distance immense qui la séparait du Créateur ? Comment surtout rendre l'homme digne d'un aussi grand bien-fait ? Dieu ne le pouvait, en dehors de sa toute-puissance, qu'en lui donnant le moyen et le temps de progresser et d'acquérir par lui-même ce qui lui était nécessaire pour atteindre ce but.

S'il en est ainsi, et pour peu que l'on y réfléchisse, on reconnaîtra qu'il ne peut pas en être autrement, on demeurera convaincu que, pour arriver à ce résultat, l'homme a des efforts si grands à faire, des travaux si multiples à accomplir que, par la force même des choses, ce n'est pas une, mais plusieurs existences qui lui sont indispensables.

« Une seule existence dit M^{me} Coutanceau dans son petit dictionnaire de morale, « nous maintenant presque toujours dans le même milieu et dans les mêmes conditions, ne peut nous fournir assez d'éléments de progrès. « Il nous en faut plusieurs entre lesquelles notre esprit va se retremper « dans le monde invisible où des êtres immatériels comme lui, mais plus « avancés, l'entourent et lui viennent en aide, afin qu'en recommençant « une vie nouvelle, il soit plus intelligent et plus fort... »

Ce qui revient à dire, en d'autres termes, que nous ne pouvons nous élever que par de nouveaux sens et de nouveaux organes ; et que c'est par ceux, dont elle est successivement douée dans les différents corps qu'elle anime, et par le travail qu'ils la mettent à portée de faire, que notre intelligence peut grandir et prospérer. C'est là une vérité incontestable.

Le système de la réincarnation n'a donc rien d'anormal, rien qui blesse la raison. Au reste, il n'est pas nouveau ; car il y a des milliers d'années qu'il fait le fondement de la religion des Indous, nos maîtres, sur plus de points qu'on ne pense.

« Les Sages de l'Inde, dit M. Yarolliat, — « comparent les passions à... « l'enveloppe des chrysalides qui les prive de la liberté. Cependant, ajoutent-ils, la chrysalide ronge son enveloppe, s'ouvre un passage, et s'envole dans l'espace, conquérant l'air, la lumière, la liberté.

« Il en est de même de l'âme, est-il dit dans l'*Agrouchada Parik-cha* ; sa prison dans le corps, où la tiennent séquestrée les embarras du

« monde et le tumulte des passions, ne sera pas éternelle. *Après une longue suite de renaissances*, l'étincelle de sagesse qui est en elle, venant à s'allumer, elle réussira enfin, par la pratique longtemps continuée de la pénitence et de la contemplation, à rompre à peu près tous les liens qui l'attachaient au monde, et le doublera de vertu *jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de sagesse et de spiritualité qui doit l'identifier avec la divinité...* »

Sur le même sujet, je crois devoir faire encore un emprunt à l'ouvrage de M. Frank.

« C'est précisément, y est-il dit, pour concilier la liberté avec la destinée de l'âme ; c'est pour laisser à l'homme la faculté d'expier ses fautes sans le bannir pour toujours du sein de Dieu, que les Kabbalistes ont adopté, mais en l'ennoblissant, le dogme Pythagoricien de la métemp-
« sycose.

« Il faut que les âmes, comme toutes les existences particulières de ce monde, rentrent dans la substance absolue dont elles sont sorties ; mais, pour cela, il faut qu'elles aient développé toutes les perfections dont le germe indestructible est en elles ; il faut qu'elles aient acquis, par une multitude d'épreuves, la conscience d'elles-mêmes et de leur origine. *Si elles n'ont pas rempli cette condition dans une première vie, elles en recommencent une autre, et après celle-ci une troisième, en passant toujours dans une condition nouvelle*, où il dépend entièrement d'elles d'acquérir les vertus, qui leur ont manqué auparavant... »

M. Frank ajoute plus bas : « Nous ferons remarquer que la transmigration, des âmes, si nous en croyons saint Jérôme, a été longtemps enseignée parmi les chrétiens comme une doctrine ésotérique et traditionnelle qui ne devait être confiée qu'à un petit nombre d'élus... »

De son côté, Pezzani, *loc. cit.*, cite saint Clément d'Alexandrie et saint Grégoire de Nylle comme ayant émis la même doctrine.

« Il y a, dit ce dernier, *Nécessité de nature* pour l'âme immortelle d'être guérie et purifiée et lorsqu'elle ne l'a pas été par la vie terrestre, la guérison s'opère dans les vies futures et subséquentes... »

Dans son discours sur l'étude de la philosophie naturelle, John Herschel s'exprime ainsi : « L'homme voit que tout ce que la plus longue vie et la plus forte intelligence peuvent lui permettre de découvrir par ses propres recherches, ou lui donner du temps pour profiter de celles d'autrui, le conduit tout au plus sur les limites de la science... Est-il étonnant qu'un être ainsi constitué accueille d'abord l'espoir, arrive ensuite à la conviction que son principe intellectuel ne suivra pas les chances de l'enveloppe qui le renferme, que l'un ne finira pas quand l'autre se dissoudra ? Est-il étonnant qu'il le persuade que, loin de s'éteindre, il passera à une nou-

« *velle vie, où, libre de ces mille entraves qui arrêtent son effort, doué de sens plus subtils, de plus hautes facultés, il imposera à cette source de sagesse, dont il était si altéré sur la terre...* »

Ce passage remarquable suggère à Pezzani qui le rapporte, la réflexion suivante. « Voilà, dit-il, un savant distingué qui accueille l'idée d'existence successive de plus en plus parfaites. Partout, dans la philosophie comme dans les sciences, des voix s'élèvent en faveur de cette explication de la destinée. Avons-nous tort de dire qu'elle est mûre pour l'humanité et que son temps est venu ?... » Non évidemment, car saint Martin l'a dit : « L'homme est assujéti depuis sa chute à une transmutation continuelle de différents états successifs, avant d'arriver à son terme... »

Que résulte-t-il de ces citations ? quelles déductions doit-on en tirer ? C'est que les spirites n'ont rien inventé sur ce point. Ils ne font que mettre de nouveau et de plus fort en lumière ou relief ce qu'à des époques différentes, et on peut même dire de tous temps, les Indous, les Hébreux, les chrétiens eux-mêmes avaient tout au moins entrevu. Seulement, à la différence de ce dernier qui, du reste, ne faisaient que suivre l'exemple de ceux qui les avaient précédés, ils ne veulent pas garder pour eux seuls les connaissances qu'ils ont acquises ; ils ont à cœur, au contraire, d'en faire profiter tout le monde.

Le principe de la pluralité des existences et par suite des réincarnations ne saurait donc être sérieusement contesté. Au reste la suite de ce travail en démontrera de plus en plus la vérité. Mais, avant d'aborder cette nouvelle série de preuves, j'ai hâte de répondre à une objection qui m'a été faite en ce qui touche non le principe en lui-même, mais la cause ou la raison que j'ai donnée pour expliquer notre incarnation première et les existences nouvelles qui doivent en être la suite.

J'ai dit plus haut qu'en nous créant Dieu n'avait été mû que par un seul mobile, celui de répandre son amour et que c'était précisément pour cela que son but avait été de nous élever successivement et progressivement jusqu'à Lui. Or, il paraît que cette théorie n'a pas l'approbation de tous les spirites. Il en est en effet qui soutiennent que c'est à la chute de l'âme qu'il faut attribuer l'incarnation première de l'homme, incarnation qui ne serait alors qu'une expiation.

Ce système est celui de Pythagore, d'Origène et de l'école gnostique. Origène a, en effet, enseigné que les hommes n'étaient autres que des anges déchus. Il a été plus loin ; pour donner plus de force à son opinion, il a été jusqu'à prétendre que les élus, c'est-à-dire ceux qui étaient arrivés au but et se trouvaient, par conséquent, en possession de la Béatitude céleste, étaient indéfiniment exposés à déchoir, eux aussi, de nouveau ; et à recommencer les dures épreuves de la vie mondaine.

En parlant ainsi, Origène était conséquent avec lui-même. L'Ange ayant, d'après lui, failli une première fois, une nouvelle déchéance devait être naturellement possible à ses yeux.

Quelle que pût être, à cause de son immense talent, l'autorité de ce docteur de l'Église, son système ne pouvait être approuvé. Il aurait, en effet, fallu admettre, puisque nous avons commencé par être des anges, que Dieu avait dès le principe doté nos âmes d'une pureté angélique. Or il n'a pu en être ainsi. Effectivement que devenait alors cette loi du progrès, qui est la souveraine du monde? La seule chose que l'on puisse dire, parce qu'elle est vraie, c'est que leur point de départ pour toutes a été une égalité d'innocence. Dans sa justice Dieu ne pouvait pas agir différemment.

Enfin, quant à la nouvelle chute dont les élus étaient menacés par lui, voilà ce qu'il était encore plus difficile d'accepter. Pezzani s'exprime à cet égard dans des termes qu'il est bon de reproduire.

« Nous repoussons, dit-il, l'idée de la déchéance possible des âmes qui sont arrivées au but et ont pris possession de la vie éternelle. Nous ne pouvons penser que le dur et pénible labeur des générations passées soit perdu, que nos efforts dans la conquête de l'intelligence et de la moralité n'aient pas une récompense stable, qu'il faille recommencer sans repos et sans fin nos longs voyages à travers les mondes. Nous croyons que notre volonté, éclairée par de si laborieuses expériences, forte de tant d'épreuves subies, ne faillira plus, ne se séparera plus de Dieu, qu'elle sera parvenue à contempler face à face.... »

La doctrine d'Origène doit donc être repoussée comme elle l'a été du reste en son temps par les deux conciles de Chalcédoine et le cinquième de Constantinople.

L'opinion, que j'ai émise, en ce qui touche notre incarnation première, est donc fondée. Je dois dès lors d'autant plus y persister qu'elle se trouve confirmée par un nouvel extrait des livres des Kabbalistes hébreux.

« On ne veut pas, dit M. Frank, à l'exemple d'Origène et de l'école gnostique, la faire passer, (l'incarnation), pour une chute ou un exil, mais pour un moyen d'éducation ou de salutaire épreuve. A leurs yeux, c'est une nécessité pour l'âme, une nécessité inhérente à sa nature finie, de jouer un rôle dans l'univers, de contempler le spectacle que lui offre la création, pour avoir la conscience d'elle-même et de son origine, pour rentrer, sans se confondre, dans cette source inépuisable de lumière et de vie, qu'on appelle la pensée divine... »

Après un document aussi catégorique, je ne crois pas avoir besoin d'insister. Peut-être trouvera-t-on, que j'abrite trop souvent ma manière de voir derrière l'opinion des Kabbalistes hébreux; mais, d'après saint Paul, je ne saurais mieux faire. Effectivement dans son Épître aux Romains, chapitre 3,

versets 1 et 2, il enseigne que « L'avantage des juifs est grand en toutes « manières, principalement en ce que les oracles de Dieu leur ont été con- « fiés... »

C'est donc dans leurs ouvrages religieux qu'il est sage d'aller puiser pour s'instruire sur la matière, surtout dans le *Zoar*, livre dont tout le monde reconnaît l'antiquité et l'importance. M. de Mirville le définit ainsi : « Cette encyclopédie si ancienne et néanmoins si connue des vérités primordiales, livre vraiment singulier, que le D^r Sepp regarde — avec « raison comme destiné à la solution future de bien des énigmes, et que « notre ami, M. Drach, qui a bien voulu en traduire pour nous quelques « fragments, appelle un livre — *éminemment chrétien*, ou plutôt le recueil « des traditions juives les plus pures et les plus anciennes... »

(à suivre).

GLANES

Les Thuriféraires officiels chargés de rendre hommage au distingué peintre et écrivain Eugène Fromentin lors de l'inauguration de la statue qui lui a été élevée à La Rochelle, afin de ne pas mécontenter les partisans de l'école sans Dieu et de l'humanité jouisseuse sans morale ni idéal, se sont bien gardés de parler des croyances du peintre penseur qui subordonnait le corps à l'âme. Or voici ce qu'a écrit ce grand artiste au sujet de la peur de la mort « le roi des épouvantements » pour les matérialistes athées :

« Je ne crois pas à la mort ; c'est un passage sombre que chacun de nous « doit rencontrer à un moment donné de la vie. Beaucoup de gens s'en « alarment, ceux à qui l'obscurité fait peur comme aux enfants. Quant à « moi, les trois ou quatre fois qu'il m'est arrivé de m'y trouver tout près, « j'ai vu de l'autre côté une petite lumière, je ne sais trop laquelle, mais « évidente et qui m'a tout à fait tranquilisé. »

..

Cueilli dans l'*Éclair*. — M^{me} Galli-Marié, la cantatrice qui vient de nous laisser tant de regrets, s'était faite la chair de la Partition de *Carmen* ; rare est l'incomparable artiste militante qui s'était donné la tâche de l'imposer à un public incompetent et rebelle. Aussi, entre elle et le compositeur, s'était-il établi une communication spirituelle en quelque sorte psychique.

M^{me} Galli-Marié était en scène, un certain soir de juin. Brusquement elle s'arrêta de chanter. Elle avait ressenti au côté une douleur lancinante, comme un coup de couteau dans le cœur...

Elle se reprit et acheva l'acte; mais, rentrée dans sa loge, elle dit :

— Il est arrivé malheur à notre Bizet. Au coup qui m'a frappée, j'ai vu se dresser devant moi, l'espace d'un éclair, son visage... Mon Dieu, mon Dieu, qu'il était pâle!

On courut aux informations : Bizet venait de mourir.

Il s'était produit un de ces phénomènes de télépathie que la science accepte aujourd'hui.

Au moment suprême, la pensée du pauvre méconnu était allée — par les fils invisibles de l'esprit — vers celle qui, à ce moment même, était l'interprète emportée et sincère de l'œuvre dans laquelle il nous laissait son âme d'artiste. »

Bizet, un grand compositeur, Galli-Marié une artiste admirable !... Deux spiritualistes!

JEAN ROUXEL.

SUR LA RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

C'est à titre de curiosité que nous reproduisons pour nos lecteurs l'article suivant découpé le 2 de ce mois (octobre 1905) dans les colonnes de *l'Éclair*, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que, dans un de ces entretiens chamants qu'a bien voulu m'accorder plusieurs fois l'homme aimable, simple et si profond tout à la fois qu'est le colonel de Rochas, il m'avait mis au courant d'expériences semblables faites déjà par lui avec deux femmes voisines de son château de l'Agnélas. Il en paraissait fort satisfait, mais il ajoutait : « La suggestion involontaire de ma part peut-être, ou « encore l'auto-suggestion de ces sujets, voilà des facteurs dont je veux et « dois me défier... ne parlez pas de cela avant que j'aie acquis des preuves « certaines de la survivance par régression de la mémoire en compulsant « les registres de l'état civil. Alors, si j'acquies la preuve que « Véronique « et Anna ont bien vécu et sont bien mortes dans l'enveloppe matérielle « des entités antérieures, je vous en ferai part. » — Et j'ai gardé le silence. — Mais aujourd'hui qu'un journal du soir parle de ces faits curieux, sans en affirmer la réalité au point de vue des vies antérieures je fais passer la copie de l'article sous les yeux des lecteurs, ce qui incitera peut-être les magnétiseurs à découvrir un sujet sincère qui permettra de prouver qu'il abandonne un instant l'acte actuel de la comédie humaine pour jouer de nouveau les précédents.

LÉOPOLD DAUVIL.

L'ACTUALITÉ

Éclair du 2 octobre.

Le cas de Mlle Marie Mayo qui a vécu plusieurs existences et qui se les rappelle. — Nouvelles expériences de M. le Colonel de Rochas.

Le maître des études dans l'ordre des sciences psychiques est, à cette heure, le colonel de Rochas. Officier sorti d'une de ces rudes lignées de soldats de l'Isère, il jure par l'épée et par la croix; il n'a pas besoin de nouvelles révélations pour croire à l'âme immortelle; cependant, il aspire à en faire la démonstration par les moyens dont il dispose.

C'est pourquoi, depuis quelque temps, il explore un nouveau champ d'expérience qu'il nomme la *régression de la mémoire*.

On sait que, dans certains cas, et spécialement dans les derniers instants de la vie, la mémoire du passé revient souvent avec une intensité et une précision remarquables. M. de Rochas a constaté qu'on pouvait déterminer expérimentalement le phénomène chez quelques sujets en les endormant au moyen de passes longitudinales. On leur fait parcourir, en les remontant, toutes les phases de leur existence. Le sujet repasse ainsi par tous les âges de sa vie écoulée; il redevient adolescent, enfant, et même nouveau-né. Il a vingt ans, il a dix ans, il a quelques mois, il a moins.

Redevenir par l'esprit, le geste, l'enfant qu'on fut; retrouver sa candeur et son innocence; se manifester aux différentes époques en remontant son cours jusqu'à sa course : c'est déjà bien joli. Mais M. de Rochas, qui ne doute point que l'âme est immortelle et que notre existence terrestre n'est que la suite d'une autre existence, a essayé, grâce à de nouvelles passes, d'entraîner le sujet au delà de son existence actuelle et d'éveiller en lui le souvenir de celles qu'il a vécues.

« Si l'on pouvait, nous dit-il, constater que les personnalités qui « jouent » les sujets ont réellement vécu, on aurait une preuve d'une très grande force en faveur de la survie de l'âme et des réincarnations successives. »

Cette preuve, il a tenté de la faire avec un sujet, M^{lle} Mayo, la fille d'un ingénieur français, qui a passé une partie de sa vie à construire des chemins de fer en Orient et qui y est mort. La jeune fille a été élevée à Beyrouth jusqu'à l'âge de neuf ans, puis a été ramenée en France. Elle réside en Provence; elle a dix-huit ans.

C'est dans la maison de cette jeune fille que les expériences ont été faites en présence du médecin de la famille, le D^r Bertrand, et d'un ingénieur.

Il serait trop long de suivre, jour par jour, le journal des séances qui commencèrent le 2 décembre 1904. Il a fallu d'abord préparer le sujet, l'en-

trainer, l'amener à extérioriser sa sensibilité, à se dédoubler. Quand elle est dans l'état requis, après plusieurs séances, M. de Rochas détermine la régression de la mémoire, jusqu'à douze ans. Il la prie d'écrire son nom. Elle écrit lentement d'une grosse écriture d'écolière « Marie » ; cette écriture est toute différente de celle qui est son écriture normale de jeune fille. M. de Rochas la fait remonter à huit ans et voit une nouvelle signature. A son grand étonnement, elle trace deux lettres arabes. Il demande des explications, il apprend de l'ingénieur qu'à huit ans elle était à Beyrouth, et que les caractères arabes, à cet âge, lui étaient familiers.

Il la fait remonter encore et au delà du sein maternel ; alors M^{lle} Mayo cesse d'être M^{lle} Mayo ; elle est la femme qu'elle était avant d'être M^{lle} Mayo, une femme qui s'appelait Line. Et ce n'est pas M^{lle} Mayo, mais par un phénomène de régression de la mémoire, c'est Line qui est là ; c'est la fille d'un pêcheur breton. Elle a voyagé, elle a été très loin, chez des noirs tout nus ; elle s'est mariée, a eu des enfants. Son mari a péri en mer. Alors, de désespoir elle s'est jetée à l'eau et un poisson l'a mangée. Elle est morte. Elle est entrée dans le « gris ». Et à mesure qu'elle dit ces choses, elle assure les éprouver. La sensation du poisson qui la mange la laisse assez indifférente : le « gris », sans être agréable, se supporte.

Sa mémoire remontant toujours, elle apprend qu'avant d'être Line, la femme d'un pêcheur, elle était un homme, un employé de bureau, à Paris, pas très bon, qui s'appelait Charles Mauville. On fait des passes qui promènent sa mémoire sur toute la vie qu'elle vécut quand elle était ce Charles Mauville. Elle est, d'ailleurs, redevenue Charles Mauville en personne quand on l'interroge :

- Où est-tu né ?
- A Paris.
- Sous quel régime ?
- La royauté.
- Tu es Charles Mauville, tu as 30 ans : où es-tu ? Que fais-tu ?
- Je suis à Paris. Je travaille dans un bureau.
- Qui gouverne la France maintenant ? Un consul ?
- Non, plusieurs.
- Tu es sans doute révolutionnaire ?

Pas de réponse, « mais, disent les examinateurs, un sourire significatif ».

- Tu as probablement approuvé la mort du roi et de la reine ?
- Du roi ; oui, de la reine, non.
- Tu as eu une mauvaise conduite ?
- Oui...

Charles Mauville a maintenant cinquante ans ; il meurt. Par les souffran-

ces que mime M^{me} Mayo, momentanément redevenue Mauville mourant, on pense qu'il doit succomber à la tuberculose.

— Y avait-il beaucoup de monde derrière ton cercueil ?

— Non.

— Que disait-on de toi ? Que tu avais été un méchant homme ?

— « Oui », fait M^{me} Mayo; mais cela lui est pénible à avouer, et elle répond tout bas.

Le curieux, c'est que les expériences se renouvellent à plusieurs jours de distance, et que le sujet s'en tient aux versions déjà données, et que sa mémoire reste fidèle aux personnalités « découvertes » ; il les complète seulement. On interroge un autre jour ce Mauville sur son âge de cinq ans. Puis on remonte jusqu'au sein de sa mère ; il ne voit pas très bien, « sinon que ça tourne et que ça remue ». Mais voilà qu'il passe dans une autre existence : il revoit son ex-moi d'avant. Il est une femme, mais une femme du monde, dont le mari a une charge à la cour. C'est une coquette qui s'appelle Madeleine de Saint-Marc ; elle est jolie. Elle a connu M^{me} de La Vallière et M^{me} de Maintenon. Elle a été présentée au roi. Elle a vu M. de Louvois, qui est aimable, Scarron, qui est vilain.

— Et Vauban ?

— Il a l'air d'un paysan.

— Avez-vous vu jouer Molière ?

— Oui, mais je ne l'aime pas beaucoup.

— Connaissez-vous M. Corneille ?

— C'est un sauvage.

— Et M. Racine ?

— Je le connais par ses œuvres, je l'aime beaucoup...

Ainsi M^{me} Marie Mayo a été sous Louis XIV une grande dame, un peu coquette, M^{me} de Saint-Marc ; sous Louis XV et la Révolution, un employé un peu noceur ; sous la Restauration, une femme de marin morte noyée. Présentement elle est une aimable personne, fille d'un ingénieur. Sa pauvre âme, comme on le voit, a une évolution fortement terrible, et dans le seul espace de deux siècles ; on n'est pas remonté au delà.

On constate que, selon les personnalités qu'elle est au moment des passes, son caractère change comme son écriture. Fille, elle est réservée ; mais garçon, elle est tout impudeur. Si, quand elle est garçon, les expérimentateurs portent la main sur sa gorge, ce geste est sans conséquence, et elle ne s'en soucie point : elle s'en fâche quand elle est femme.

Avec un peu d'imagination et un peu d'auto-suggestions, il n'est peut-être pas impossible d'être une grande dame sous Louis XIV, un sans-culotte sous Robespierre et une matelote sous Louis XVIII. M. de Rochas lui-même convient que pour croire aux personnalités que « jouent », les sujets, que

pour être certain qu'ils ont réellement vécu les vies qu'ils disent avoir vécues, il faudrait d'autres preuves que leurs trop sommaires explications.

Il a poussé la conscience jusqu'à essayer d'authentifier la trace des personnages désignés comme ayant vécu : il n'y est parvenu jamais. Bien mieux, il a pu contrôler l'invraisemblance de certaines incarnations. A une de ces personnalités vivant au xvii^e siècle, on demande quelques détails sur ses actes :

— Je passais le conseil de revision.

Et une autre fois :

— J'étais porteur de journaux.

Un incarné du temps de François I^{er} se voit à la cour de Versailles !

Ces anachronismes sont déconcertants. M. de Rochas y consent mais il a tant pratiqué de médiums qu'il est blasé sur cet alliage de vrai et de faux. Il n'ose encore dire cependant qu'il y ait là une certitude, il n'est que troublé. Il dit :

« Doit-on assimiler ces phénomènes à de simples rêves ? Certainement non. Il y a là une constance, une régularité que nous ne trouvons pas dans les rêves ordinaires où les impressions emmagasinées dans notre cerveau reparaissent sous l'influence des causes diverses en se déterminant les unes es autres comme dans un kaléidoscope. »

Nous ne voyons pas là, nous non plus, une forme du rêve. Mais n'y a-t-il pas pour les expliquer l'auto-suggestion et le roman ? M^{lle} Mayo a peut-être beaucoup d'imagination avec une teinte vague de littérature et d'histoire.

Le mécanisme du phénomène n'en est pas moins, quoi qu'on pense, extrêmement curieux.

France et Allemagne

Dans notre article du mois de juillet dernier sur *un projet de rapprochement entre la France et l'Allemagne*, nous faisons connaître l'opinion sur cette question de M. d'Estournelles de Constant, celle de Victor Hugo et la nôtre.

Depuis lors est survenue la grave affaire du Maroc qui a démontré d'une façon suffisamment claire que ce n'est pas de l'Empereur d'Allemagne pas plus que de ses diplomates qu'il faut attendre une heureuse solution de la question du rapprochement. D'ailleurs, ce n'est pas à eux que nous avons fait appel ; c'est à tous nos frères de bonne volonté qui, Français ou Allemands et sincèrement épris des idées de progrès, comprennent que le progrès social n'est réellement possible et réalisable que si la paix et la concorde

sont établies d'une façon durable entre toutes les grandes nations d'Europe,

Le journal *Le Matin* qui, tout récemment, a publié des révélations sensationnelles sur l'affaire du Maroc, pris de doute sur la sincérité des sentiments des personnes qui prônent un rapprochement franco-allemand, a eu l'heureuse idée « de demander aux esprits les moins belliqueux qui existent au monde, aux représentants les plus éminents et les plus autorisés de ce qu'on est convenu d'appeler le « pacifisme », ce qu'ils pensent d'un pareil rapprochement, à quelles conditions et sous quelles garanties ils le jugent possible. »

La première réponse reçue est celle d'un pacifiste allemand, M. le docteur Molenaar, président fondateur de la Ligue franco-allemande. Nous en donnons le texte tel qu'il a paru dans *Le Matin* du 9 octobre :

Monsieur le directeur,

Comme vous désirez savoir mon opinion sur le rapprochement franco-allemand, la voici :

1° Si la France et l'Allemagne tiennent à maintenir leur rang comme puissances mondiales ; si elles ne veulent pas se ruiner par des armements improductifs qui les rendront incapables de soutenir à la longue la concurrence économique de rivaux plus forts, notamment des États-Unis ; si elles veulent assurer et développer leur politique coloniale, leur réconciliation ne comporte aucun délai ;

2° Ce rapprochement, pour être sincère, durable et profitable, exige la solution antérieure et radicale de la question d'Alsace-Lorraine. Nier cette question serait une politique d'autruche, aussi mesquine que funeste :

3° La solution la plus naturelle de cet épineux problème serait l'autonomie intérieure des deux provinces élevées au rang d'un État confédéré de l'empire, avec administration et législation purement régionales et une représentation adéquate dans le Conseil fédéral ;

4° Pour consolider cette autonomie (qui serait mille fois plus profitable à l'Allemagne que l'état actuel), et pour faciliter à la France de l'accepter comme une solution définitive et compatible avec son honneur, le gouvernement allemand agirait sagement s'il consultait là-dessus la population de l'Alsace-Lorraine ;

5° Au cas où certaines régions préféreraient le retour à la France à l'autonomie intérieure — ce qui serait possible pour les Lorrains de langue française — ce territoire pourrait être échangé contre une colonie française ;

6° Il va sans dire que les exigences de la défense nationale devraient être strictement observées dans cette transaction. La meilleure garantie de respect réciproque et la preuve des intentions sincères des deux gouvernements

seraient la création d'une zone désarmée de 100 kilomètres, c'est-à-dire le déclassement de toutes les fortifications à 50 kilomètres de la frontière franco-allemande ;

7° Le rapprochement franco-allemand, qui, naturellement, serait en premier lieu effectué dans l'intérêt des deux pays, sans être préjudiciable à personne, profiterait au monde entier, surtout parce qu'il serait la meilleure sauvegarde de la paix universelle.

Agréez, monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.
D^r H. MOLENAAR.

Nous sommes particulièrement heureux d'enregistrer cette lettre qui donne une solution si conciliante et si sensée de la question du rapprochement ; et nous nous ferons un devoir et un plaisir de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* le résultat complet de cette enquête intéressante.

Comme nous le pensons, il y a de l'autre côté du Rhin des milliers de mains qui se tendent pour serrer les nôtres. Donc, ne nous décourageons pas, et, tout en persévérant dans une attitude digne, continuons, de part et d'autre, de nous estimer et de nous entendre dans l'échange de nos découvertes scientifiques. Puissent, Pasteur pour la France et Behring pour l'Allemagne être les initiateurs du traité d'alliance.

ALGOL.

UNE COMMUNICATION DU GROUPE DE BADAJOZ

Le 28 septembre 1901, un groupe spirite musulman adressant à notre regrettée directrice M^{me} Leymarie, au nom du Dieu clément et miséricordieux, une lettre de respectueuses condoléances à l'occasion de la mort de M. Gaetan Leymarie, rappelait la vie d'héroïques efforts du successeur d'Allan Kardec à la *Revue Spirite*. Il parlait avec philosophie des idées spirites et terminait en disant que l'humanité terrestre doit être reconnaissante au propagateur de la philosophie nouvelle.

Passant à des idées plus particulières, ce groupe priait M. Leymarie d'évoquer dans une séance l'esprit pur et sublime du plus grand philosophe arabe du moyen âge dont l'influence avait bouleversé pendant sa vie tout le monde de l'islamisme. C'est le grand *Mucheddin-i-Arabi* condamné à mort et exécuté plein d'âge et de grandeur à cause de ses doctrines indépendantes et philosophiques trop élevées. De plus ce groupe priait le grand esprit de l'aider à répandre les merveilles du spiritisme dans tout l'Orient et jusqu'aux confins de la Perse et de l'Arabie et, dans le numéro de la *Revue Spirite*, nous

priions les médiums de tous les pays qui obtiendraient une communication du grand *Mucheddin-i-Arabi* de nous la transmettre, afin de la communiquer à nos frères musulmans.

Depuis lors, par un choix qu'on ne peut expliquer chez les Esprits, c'est dans un groupe spirite d'Espagne, à Badajoz en Estramadure, qu'après quelques cycles de son existence l'âme du grand philosophe Mouchendin-i-Arabi a daigné signaler sa présence et communiquer avec les membres du groupe de Badajoz en le priant de transmettre à ses frères de Constantinople l'expression de sa sympathie.

Loin de nous la pensée de blâmer le grand Mouchendin de n'être pas allé lui-même à Constantinople afin de donner des preuves plus certaines de son retour vers ses frères, aussi, sommes-nous heureux d'accorder à M. Angel Alvarez l'insertion, après plusieurs refus, et ajournements de la traduction de la séance de Badajoz, lui en laissant toute la responsabilité comme nous tenons à respecter le style de ce compte rendu original.

LA RÉDACTION.

..

Remarquable preuve d'identité

GROUPE DE BADAJOZ.

Séance du 13 mars 1902.

A l'ouverture de la séance, qui a eu lieu pour complaire aux frères de Constantinople, on convint de prier M^{me} Leymarie de faire connaître, les communications qui auraient pu lui parvenir du grand philosophe moraliste *Mucheddin-i-Arabi*, pour résoudre enfin le problème de son identité.

L'assemblée décida d'envoyer en Turquie un interprète de ses sentiments et demanda au guide spirituel s'il n'y voyait pas d'inconvénient.

Notre guide nous donne des détails sur l'incarnation christologique de *Mucheddin-i-Arabi*, et ajoute que nous pouvons l'évoquer et qu'il nous aidera de ses conseils.

On donne lecture immédiatement d'un paragraphe de la *Revue spirite* « *Lumen* » dans lequel les désirs de nos frères de Constantinople sont traduits, et, en faisant la lecture de ce paragraphe, après un moment, on remarque sa présence par l'impression transmise au médium sensitif nommé *Santiago*, et immédiatement il fait écrire le médium psychographe nommé *Salvador*.

Il dit. (C'est le grand Mouchendin qui parle).

« Je suis en votre présence qu'attendez-vous de moi ? »

On répond : nous désirons complaire aux justes désirs de nos frères de Constantinople ; ceux-ci prétendent, par le concours des médiums, résoudre le problème d'identité, dans ce qu'affecte l'esprit de *Muchenddin-i-Arabi* avec lequel nous croyons avoir l'honneur de communiquer en ce moment.

Nous voyons avec plaisir que vous nous écoutez dans ce qu'on vous demande, si comme nous n'en doutons pas, il y a une aspiration noble, un sentiment de justice et même une idée soutenue d'accomplir tout ce qu'ils ont promis, dont la promesse consiste à divulguer avec les loyaux moyens, dont ils disposent, la doctrine spirite, s'ils arrivaient à être convaincus de votre identité : et il dit.

« Oui, mais avant je vais vous faire connaître ma vie dans l'espace ; Dieu, m'a concédé tout ce qu'il est possible.

« Après ma mort, je pris dans un autre monde une nouvelle incarnation, mais avant je demandai à revenir dans celui que je venais de quitter pour donner à mes frères le gage de ma reconnaissance, car en croyant me faire du mal ils firent tout le contraire.

« Aujourd'hui, ce que je désire c'est de communiquer avec eux, (il commande au médium repos). Après un moment il poursuit :

« Mes frères : j'espère que vous serez les messagers de mon identité, et comme à vous je le communiquerai aussi à d'autres frères.

« Mes désirs, à part que ma patrie était par tout, parce que ma pensée rayonnait sur tout le globe, cependant ma matière m'a retenu ou j'étais né ; là je souffris les conséquences de l'ignorance de ceux avec qui je me trouvais ; toutes mes forces d'âme furent inutiles, nonobstant ils reconnurent en moi la bonté.

« Jamais on ne leur a effacé cette conviction. Les générations lurent et étudièrent ma biographie, et je sais trop que beaucoup d'eux m'exaltèrent, et lorsque est arrivé le moment, lorsque la semence commença à lever, je traversai l'espace éthéré pour communiquer avec eux et ils voient en moi non pas de la haine comme ils avaient cru mais ils reçoivent les explications justes de ma conduite et voient aussi qu'ils ne furent coupables que d'ignorance et rien de plus.

« Je suis bien disposé à me donner à connaître en tous les endroits qu'ils se proposaient pour leur démontrer ce qu'ils ne comprennent encore qu'à moitié.

« Aujourd'hui ils ont des preuves, mais ils ne sont pas convaincus parce qu'ils sont mal guidés ; ils se croient trompés malgré les démonstrations faites, et recommandées par moi ; mais déjà ils sont arrivés au moment qu'ils désirent, et j'aurai du plaisir à leur prouver que l'accomplissement de mon œuvre consiste à leur démontrer l'importance de ce qu'hier ils ne voulaient pas admettre et dont ils me récompensèrent si mal.

« Aujourd'hui, ils pratiquent ce que j'avais enseigné avec tant de foi pendant ma vie. ».

« Telle est la demande que j'ai faite lorsque je me suis désincarné, et Dieu m'a concédé dans cet intervalle le pouvoir d'une autre incarnation dans un monde autre que celui dans lequel vous vivez matériellement.

« Bien que le moment fût arrivé d'accomplir mon œuvre j'ai reculé à cause de vous, mais aussitôt il me fut permis de faire un pas gigantesque dans le chemin du progrès. »

On adresse la parole à ce grand Esprit pour lui exprimer notre reconnaissance de daigner nous choisir afin d'être les instruments de ses désirs.

On lui notifie aussi que nous sommes dans la prière pour solliciter de sa bienveillance ces preuves d'identité. Il dit :

« Eh bien ; ils conservent mes « conclusions » dans le langage connu d'eux seuls mais non de vous. »

Dans ces « conclusions » sont indiqués les *treize* qui prononcèrent ma sentence de mort, et sont désignés enfin R. et V. qui signèrent la consommation de ce forfait.

On lui demande si les preuves d'identité qu'il nous a données sont suffisantes et s'il a besoin d'ajouter quelque chose. Il dit :

« Je ne vous donnerai rien de plus, car si ces preuves de ma présence ici sont transmises entre leurs mains elles leur suffiront car elles ne sont pas vulgaires. »

On lui demande s'il trouve licite notre prétention à l'évoquer. Il dit :

« Rien de plus juste ; et les preuves vous les voyez dans les résultats et alors plus vous serez nombreux pour bénir Dieu de qui tout nous vient plus il sera glorifié. »

On lui répète nos remerciements pour son arrivée à nous.

« Ne vous fâchez pas de mes paroles : l'égalité existera un jour sur terre, mais aujourd'hui, vous ne la connaissez pas. Nous sommes égaux devant Dieu et la preuve vous l'obtiendrez un jour de sa bonté. » Il conclut ainsi :

« A vos ordres mes frères ; je me retire ; adieu. »

A la suite il y a trois paraphes arabes qui signifient Muchenddin-i-Arabi, le groupe de Badajoz les envoie avec cette communication aux frères de Constantinople pour sa vérification.

Ces documents sont signés aussi par les individus du groupe :

Pour la copie conforme.

ANGEL ALVAREZ.

Paris, 18 juin 1905.

QUELQUES PENSÉES PHILOSOPHIQUES

J'ai lu dans la *Paix Universelle* une phrase de M^{me} Cornélie qui a appelé mon attention et fait naître en mon esprit plusieurs réflexions.

« Je ne crois pas que Dieu ait toujours été aussi parfait qu'il l'est actuellement ; il a progressé et progresse encore dit cette dame. »

Je demande la permission de donner à cette phrase la réponse suivante bien courte que vous me ferez, je pense, le plaisir d'insérer.

« Si Dieu a progressé et progresse encore, c'est qu'il a été par « Régression » de sa personnalité, et puisque M. Bouvier fait des études sur cette régression qui va en s'amoindrissant de plus en plus pour arriver jusqu'à zéro, « je pense comme lui qu'il a dû passer par le minéral en évoluant « conséquemment depuis la plante, l'animal et l'homme jusqu'au Summum « où il se trouve actuellement et qu'il continue son ascension, votre Dieu « lui-même aurait donc eu un Créateur. »

Ceci dit, je vous donne ici une définition de Dieu tel que je le conçois mais, ajoutant à mon idée ces mots de M^{me} Cornélie : « n'ayant nullement « la prétention de forcer votre adhésion pas plus que celle de personne. »

— Je crois qu'il existe un Dieu, c'est-à-dire une puissance incréée ayant créé de toute éternité passée et qui doit créer durant toute l'éternité future.

Pour l'homme je dirai : Je crois que l'âme immortelle a eu un commencement mais ne peut avoir de fin, qu'elle est destinée à une évolution constante s'élevant toujours en puissance, c'est-à-dire en science et en vertu, ouvrant bien grandes les deux ailes qui nous font monter vers le sommet radieux, vers Dieu l'éternel Créateur, et sans jamais y atteindre, à la manière d'une fraction périodique arithmétique qui se rapproche toujours de l'unité sans jamais y arriver.

Je crois aussi, comme a dit Jésus-Christ que nous serons tous des dieux c'est-à-dire que chacun de nous est appelé lorsque son évolution le permettra, dans des milliards d'années, à faire tourner une planète sur son axe, à gouverner un monde, à le faire évoluer jusqu'à sa fin pour en prendre encore un autre plus considérable sous notre direction, et ainsi de suite, en montant toujours en puissance.

Le Dieu primitif, l'Incréé aura sans cesse de nouvelles planètes, des soleils, des nébuleuses solaires à donner à conduire à chacun de nous, lorsque notre puissance nous en rendra dignes ; car l'espace éternel continue toujours et il n'y a pas de mur pour l'arrêter.

Pour les différentes Religions, je pense qu'elles sont appelées à se confondre avec ce qu'on appelle la Science ; et que celle-ci, encore dans les lan-

ges, nous conduira à la connaissance du Bien, du Beau, enfin à la Puissance éternellement progressive.

Le Directeur de la vaste nébuleuse, désignée sous le nom de Voie lactée qui compte environ trente millions de soleils, où notre terre est plongée et tourne comme un atome autour de son noyau moléculaire, notre soleil, doit être autant éloigné du Dieu Incréé, que l'est en puissance la distance du minéral à l'homme.

L'animal le plus infime, le corail attaché au rocher qu'il fabrique, l'huitre dans son écaille et qui devient poisson, quand le petit Dieu gouverneur de notre minuscule planète lui a donné une nageoire pour la faire évoluer, ont le droit d'avoir une compréhension plus juste de l'homme, que l'homme n'a le pouvoir d'avoir la compréhension de l'Éternel, de l'Incréé, de Dieu.

Commandant DARGET.

En même temps que cet article dont nous laissons toute la responsabilité philosophique à son auteur, nous sommes heureux de satisfaire notre aimable correspondant en publiant son portrait. C'est moins celui du commandant qui a servi la France avec dévouement et honneur durant trente années que nous offrons à nos abonnés, que l'image du spirite convaincu, du chercheur infatigable dont les travaux sur les effluves humains forceront bien l'Académie des sciences à répondre avant longtemps pour accueillir comme elle le doit un homme qui lui apporte les preuves d'une découverte nouvelle et irréfutable.

L. D.

COMMUNICATION D'UN ESPRIT REPENTANT

La revue *Light*, de décembre de l'année passée, a publié un très intéressant récit dont la parfaite authenticité est garantie par M. E. Dawson Rogers. M. F.-S. Shepard, un commerçant bien connu à Londres, avait un caissier plus âgé que lui, qu'il connaissait depuis son enfance et qui lui rendait les plus grands services. Ce caissier avait la réputation d'un très brave homme, très exact dans les affaires et très dévoué à M. Shepard. En octobre 1903 le caissier fut atteint d'une grave maladie. M. Shepard alla le voir de temps en temps, mais il s'aperçut, que toutes les fois qu'il faisait sa visite au malade, la femme du caissier en était très mécontente. Elle trouvait des prétextes pour l'empêcher de voir le malade et si cela ne lui réussissait pas toujours, elle ne laissait jamais le malade seul avec M. Shepard. La maladie fit des progrès rapides et les médecins déclarèrent le



MONSIEUR LE COMMANDANT DARGET

cas désespéré. M. Shepard vit plusieurs fois son caissier, mais le mourant, malgré le désir qui pouvait s'en lire dans ses yeux, ne réussit pas à causer sans témoin avec lui. En décembre, le caissier rendit son âme à Dieu. Quinze jours après, M. Shepard, étant en visite chez des amis, rencontra M. Stafford, médium voyant et écrivain, très connu à Londres. On causa de différentes choses n'ayant aucun rapport avec le Spiritisme, lorsque tout à coup M. Stafford se tournant du côté de M. Shepard lui dit : « Monsieur, j'aperçois à côté de vous un Esprit, qui semble être malheureux » et qui dit avoir d'importantes communications à vous faire... » M. Shepard, qui ne croyait pas au spiritisme, le regarda très étonné sans rien répondre. Là-dessus M. Stafford fit la description exacte de l'Esprit. M. Shepard, qui ne revenait pas de son étonnement, avoua reconnaître dans cette description son caissier récemment décédé. Ensuite le médium déclara, que l'Esprit désirait faire sa communication par écrit et à cet effet le médium prit un crayon, du papier, et se mit à écrire pendant à peu près dix minutes en présence de M. Shepard et de ses amis. Dans cette communication, l'Esprit déclara qu'il était très malheureux, qu'il n'avait pas un moment de repos, qu'il avait des remords qui lui occasionnaient de vives souffrances, attendu que, ayant toute la confiance de M. Shepard et une renommée d'honnête homme, il avait commis depuis de longues années des vols et des faux chez M. Shepard et que son aisance provenait principalement de ces vols. Afin qu'on pût s'assurer, de l'exactitude de ce qu'il avançait, l'Esprit ajouta que M. Shepard n'avait qu'à vérifier ses livres de comptabilité.

Ensuite l'Esprit donna les moindres détails de ses détournements et il termina ses aveux en conjurant M. Shepard de lui pardonner pour l'amour de Dieu, attendu, que, sans cela il ne pourrait pas sortir des sphères inférieures où il était relégué pour longtemps. Que l'on juge de l'émotion et de l'étonnement de M. Shepard en apprenant tout cela, d'autant plus, qu'il avait la ferme conviction que son caissier était un très brave homme, qui avait joui jusqu'à la fin de ses jours d'une réputation d'honorabilité parfaite. Par crainte d'une mystification de la part du médium et pour s'assurer de la vérité de cette communication si étrange, le lendemain M. Shepard entreprit avec un ami la vérification de ses livres et trouva à sa grande surprise, que, malheureusement, tout ce qu'avait révélé l'Esprit par le moyen du médium M. Stafford, n'était que trop vrai. Il découvrit toute une série de vols et de faux, et cela durait depuis de longues années, et était très habilement dissimulé. Alors il comprit, que le caissier, avant sa mort, avait eu le ferme désir de lui faire part de ses détournements et de lui demander pardon, mais qu'il ne l'avait pu faire à cause de la surveillance incessante de sa femme, qui ne désirait pas que M. Shepard connût jamais les

indélicatesses de son infidèle employé, qui pendant si longtemps avait joui d'une si parfaite honorabilité et était partout considéré comme le modèle des employés et sous tous les rapports. Ce qui frappa aussi M. Shepard ce fut que la communication, reçue par le médium Stafford, était exactement de l'écriture du défunt, ce que tous les amis de M. Shepard, ainsi qu'un expert en écritures, constatèrent également. M. Shepard pardonna à la mémoire de son caissier et se lia intimement avec M. Stafford, sans que toutefois ses convictions religieuses lui permissent d'accepter la doctrine spirite. — Le médium Stafford mourut en février 1904.

..

La guérison du cancer

La violette, notre délicieuse violette des champs, qui est l'emblème de la modestie, et qui était rarement employée dans la médecine moderne, va être dorénavant un remède de la plus haute importance dans le traitement du cancer, qui, comme on sait, était considéré jusqu'aujourd'hui comme un mal incurable. Le grand journal médical anglais *The Lancet* vient de publier le compte rendu suivant. Un homme, âgé de cinquante-trois ans, atteint de cancer à la gorge, fut examiné par trois chirurgiens, parmi lesquels se trouvait une célébrité du monde médical anglais, qui lui conseillèrent une opération immédiate. Mais le malade en dépit des personnes de son entourage, préféra recourir à un « remède de bonne femme ». Sur les conseils d'une vieille ravaudeuse, il se rendit aux champs, cueillit quelques livres de feuilles de violette, les fit macérer pendant vingt-quatre heures dans de l'eau, ensuite les fit bouillir pendant un quart d'heure. Partageant le liquide en deux portions égales, il but l'une et se servit de l'autre sous forme de compresses, qu'il renouvelait fréquemment sur l'extérieur du cou à la hauteur de l'ulcère interne. Après deux mois de ce traitement, il était complètement guéri et son médecin, le docteur Gordon, qui avait suivi le traitement depuis le commencement et n'avait aucun espoir dans la réussite, stupéfait du résultat, la présentait à plusieurs sociétés savantes de Londres. Cette guérison d'une maladie, qu'on considérait jusqu'à présent comme incurable, fit, comme l'on pense, grande sensation en Angleterre.

..

Un pasteur qui veut aller en enfer

Un pasteur protestant de Cologne, M. Iatho, mit en émoi le 25 juin les cercles orthodoxes protestants par la déclaration suivante :

« Notre croyance n'est pas, dit cet ecclésiastique, que Dieu fait une différence entre les élus et les damnés comme un despote aveugle, un tyran passionné. Nous ne lisons pas dans le visage de Jésus-Christ, qu'il pourrait prendre sur soi de laisser dépérir froidement et consciemment un homme en damnation éternelle. Si telle chose était possible, nous aimerions mieux vivre en enfer avec les damnés qu'au ciel avec Dieu et les élus. »

JOSEPH DE KRONHELM.

Souvenirs et Problèmes spirites

PAR CLAIRE G....

Pourquoi ces études sur le surnaturel ? parce qu'elles sont indispensables à la science de l'homme et pour la connaissance de son état.

R. P. RAVIGNAN (Tome III, confér.).

Bien qu'il s'applique à des sujets considérés en général comme incertains, fabuleux, et pour tout dire hors de la science, aussi longtemps tout au moins qu'ils ne seront pas revêtus d'une étiquette protectrice métapsychique ou autre, le livre sur lequel nous appelons toute l'attention du public n'est pas une œuvre d'imagination mais d'expérience ; c'est le résultat d'une investigation patiente poursuivie avec méthode, avec toutes les garanties exigées par ce genre de recherches ; au mérite d'être écrit avec l'indépendance d'esprit la plus complète et un désintéressement absolu de l'opinion publique, il ajoute en plus ce charme particulier des ouvrages auxquels s'applique la parole de Montaigne : « Ceci est un livre de bonne foi » : on sent à chaque instant la franchise de la conviction et la loyauté de la pensée ; on peut se refuser à admettre les conclusions de l'auteur, on ne saurait éviter de s'y intéresser, car il n'y a pas de pages où n'éclate un honnête et profond souci de la vérité.

Aidée d'un excellent médium, douée elle-même de ce sixième sens hyperphysique que Carl du Prel attribue à l'être magique, d'une exquise puissance sensorielle qui la mettait en rapport avec le monde occulte, pendant

plusieurs années, M^{me} Claire G... a été le témoin et l'objet de faits exceptionnels ; elle les a minutieusement recueillis, observés scientifiquement et après avoir mûrement réfléchi à la nature comme aux conséquences de ces manifestations, chaque phénomène critiqué contrôlé avec soin, elle en a déduit logiquement quelques idées devant un public qu'elle espère impartial.

L'auteur ne veut pas du reste être cru sur parole et : « Qu'on puisse l'accuser de vouloir à son tour imposer une opinion ; la raison a été donnée individuellement, pour qu'on s'en serve individuellement : je vais discuter presque un à un les faits spirites ou du moins, anormaux, que je raconterai sans ni les travestir, ni les enjoliver, afin que le lecteur puisse d'autant plus facilement, en combattant mes raisonnements, tirer des conclusions utiles à la recherche de la grande Vérité. »

C'est avec la même sincérité que dans la première partie du livre, il nous met au courant des raisons qui l'ont amené à publier des documents d'ordre plutôt intime, nous fait assister jour par jour, pensée par pensée, à la conception comme à la genèse de son œuvre : « A moins d'être indifférent on ne peut, étant spiritualiste, voir d'un œil tranquille l'âme humaine s'engager dans un matérialisme abrutissant, aussi honteux que décevant. » Cependant l'heure presse, le danger est immédiat : nos contemporains éblouis par les merveilles des découvertes modernes perdent la notion, le sentiment de l'idéal, ne veulent plus croire qu'aux données de la science positive et se ruent sur les jouissances terrestres sans autre frein que la peur du gendarme et d'une loi trop souvent complaisante aux audacieux, les croyances modernes sont impuissantes à réprimer ces tendances ; pour la plupart, le Culte n'est plus qu'une routine, une question de convenances sociales, de politique ou de gros sous. « Il faut à l'humanité une Religion ; non plus la foi aveugle, non raisonnée dans de prétendues révélations divines et des interprétations arbitraires de ces mêmes révélations, mais cette Religion qui sera la croyance universelle des âmes, qui est et doit être le lien entre le monde visible et le monde invisible, lien d'où découle la seule vraie et unique morale, celle basée sur la survie et Dieu. » Pour atteindre ce but, pour obtenir des faits, pour pouvoir établir, après discussion, « un critérium unique assise d'un Christianisme renoué, adapté à la mentalité actuelle », il a demandé au Spiritisme, aux Invisibles, secours et appui ; ces vœux, nous pouvons déjà le dire hautement, ont été exaucés au delà de toute espérance.

La Survie est-elle réelle ? Pouvons-nous admettre qu'un Esprit désincarné prenne momentanément lieu et place dans la personne du médium entransé, utilise son organisme pour se mettre en rapport avec nous et avec le monde invisible ? Est-ce bien à des personnalités définies, émissaires de l'au-delà qu'il faut attribuer ces communications reproduites dans la deuxième partie du volume, quelques-unes signées de noms illustres autant

qu'imprévus : Coligny, Blaise Pascal, Beethoven, père Félix, etc., etc... ? Le vénéré curé d'Ars, Jean-Marie Vianney, a-t-il réellement dicté ces entretiens d'une portée morale incontestable sur les plus graves problèmes du catholicisme « le péché originel, la résurrection du Christ, l'éternité des peines de l'enfer... etc. » ? Que penser encore de cette définition de Renan représentant « Jésus sous les traits d'un envoyé céleste dont la perfection devait servir de levier à une ère nouvelle ! » Quelle opinion exprimer sur les confidences et les mélodies posthumes de Beethoven ou la composition médianimique notée par l'esprit de Schuman ? Reconnaissons en tous cas que plusieurs de ces sujets sont traités de main de maître et tiendraient une place honorable dans les manuels de psychologie... à venir... A l'exemple de M^{me} Claire G... nos petits-fils ou arrière-petits-fils utiliseront « l'action bien-faisante et curatrice des fluides extra-terrestres. La manifestation dans le sommeil de facultés supranormales ; la division des rêves en incompréhensibles, somnambuliques et médianimiques, ces derniers lucides suivant le dégagement de l'esprit » sans limitation du temps et de l'espace seront des vérités de demain. « L'assimilation entre les actions ou les rôles exercés par le magnétiseur et le désincarné vis-à-vis leurs sujets réciproques la possession ou l'incarnation, véritables états de rapport, d'autant plus accentuées que l'âme s'est plus ou moins extériorisée hors de la matière qui l'entrave » est une comparaison aussi ingénieuse que véridique ; nous avons déjà reçu le même enseignement dans des communications personnelles. Les limites de cet article nous obligent à limiter ces quelques extraits prélevés au hasard des chapitres, autrement il faudrait tout citer.

Ces phénomènes du moins sont-ils bien observés ; avons-nous la preuve que ces instructions, « ces superbes tirades ne sont pas l'effet d'un souvenir latent, subconscient ou subliminal, la manifestation d'une conscience collective, plutôt que l'émanation d'une mentalité distincte, quoique invisible et étrangère au médium ; pour tout dire, proviennent-elles d'un défunt, c'est-à-dire d'un esprit humain de notre terre, de notre société même, ayant franchi le seuil de l'énigmatique zone que nous ouvre la tombe ? »

Pour être convaincu, pour être assuré de la réalité de ces questions d'une importance, il est vrai, primordiale, car leur certitude scientifique amènerait un bouleversement dans l'état moral de notre société, il suffit de lire attentivement les quelques pages dans lesquelles répondant par avance aux controverses des incrédules et même des psychistes » l'auteur s'est efforcé de fixer point par point « les conditions dans lesquelles ces messages ont été obtenus, de préciser leurs caractères d'authenticité, leurs cachets individuels, chacun d'eux comme marqués d'une estampille reconnaissable soit par le graphisme, d'un bizarre quelquefois déconcertant, mais toujours identique même à longs intervalles, soit par l'indication constante d'une même

mentalité, toujours en rapport de moralité, de caractère, d'opinion, en plus de nationalité et même de position astrale. Mais ce qui est plus remarquable encore que cette diversité d'écritures, c'est la facilité avec laquelle le médium écrivait un grand nombre de langues dont il ne connaissait pas une seule, quelquefois pas un mot, si bien qu'il était incapable de se relire. Dans d'autres circonstances, « pour multiplier les précautions, les mêmes questions étaient posées à des personnalités différentes, puis les réponses comparées entre elles ; dans ces cas, si le fond des renseignements obtenus demeurait toujours le même, (comment en serait-il autrement, la vérité n'étant qu'une !) la forme et l'ampleur changeaient seules, selon les mentalités, la sincérité ou l'avancement des informateurs. » Dans d'autres séances, « les communicants nous faisaient connaître des détails, *dont un contrôle ultérieur démontrait la véracité*, mais qui à ce moment même étaient inconnus du médium ou de son entourage, quelquefois en opposition avec leur opinion personnelle. »

Nous pourrions multiplier les citations, leur conclusion reste la même : « A tous moments les mystérieux visiteurs ont toujours conservé les caractéristiques du personnage pour lequel il s'était donné et dont il avait emprunté la signature.

D'ailleurs ces preuves d'identité, ces affirmations multiples, ces observations expérimentales d'une vérité vraiment scientifique sinon mathématique, ne doivent pas nous surprendre ; surtout depuis quelques années, ceux-là seuls ne voient ni n'entendent qui s'obstinent à fermer les yeux ou les oreilles. Le Spiritisme date de l'humanité ! « En effet, qu'est-ce donc que tous les cultes religieux ? où ont-ils pris tous leur naissance : quelle est leur raison d'être ? Qu'on lise attentivement l'histoire de chaque peuple depuis son origine, qu'on se renseigne chez les peuplades sauvages actuels, partout nous ne voyons comme base de leur religion rien autre que ce qu'on appelle actuellement les faits ou pratiques spirites. L'histoire hébraïque est pleine de faits médianimiques et ce qu'on désigne par le nom sonore de révélations divines n'est pas autre chose... Partout ce sont les morts qui se manifestent, les esprits qui se révèlent, qui créent la conviction d'abord, les religions ensuite...

Quelle que soit du reste l'opinion définitive sur la valeur du livre, il nous paraît que tout le monde doit rendre hommage à la sincérité de l'auteur, à son travail patient, à son indifférence pour le respect humain, ce qui est presque du courage à une époque où la science officielle évite de se prononcer, cache sous de vaines formules son ignorance ou son appréhension d'ébranler un dogme intangible par définition. A tous ceux qui croient, qui espèrent, il appartient d'applaudir à ces efforts pour ajouter de nouveaux documents à l'élucidation du mystère dont notre destinée

ultérieure est enveloppée de le remercier « d'être venu apporter sa pierre », celle-ci combien fouillée, ciselée avec art, « à l'érection de l'édifice futur de la vérité pour qu'enfin la certitude scientifique vienne remplacer par une conviction profonde et inébranlable la vieille foi qui se meurt, si elle n'est déjà morte ! »

16 octobre 1905.

D^r PAU DE S^t MARTIN.

BIBLIOGRAPHIE

Quel est de tous nos abonnés, celui que n'a pas charmé la belle poésie de Jean Rouxel *Mon chemin de Damas* émanée d'une âme sensible ?

Spirite convaincu, l'auteur sait que la mort n'est que le réveil qui suit le songe parfois cruel de la vie présente et qu'il retrouvera dans l'au-delà sa compagne dévouée qu'il a vue se séparer de lui avec tant de regrets. M. Jean Rouxel est un poète de race et le volume de *Théâtre* qu'il a fait publier chez Vanier Meissein, 19, Quai Saint-Michel, contient trois pièces dramatiques qui nous ont fait, rien qu'à les lire, passer de charmantes heures... Nous prions donc nos lecteurs de nous demander ce recueil qui leur sera adressé par nos soins contre la somme de 3 fr. 75.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Raymond Delattre, étudiant à l'Institut commercial de Mons, un manuscrit de trente-deux pages qui porte pour titre : *L'esprit et la doctrine spirite ou réfutation basée sur des constatations nombreuses d'expériences spirites et sur le raisonnement logique*. Ne rendant pas les manuscrits qui nous sont confiés, nous n'avons pas toujours les loisirs d'y répondre. Toutefois nous aurons une préférence pour M. Delattre et nous nous ferons un devoir de lui donner quelques conseils. Un étudiant, même d'un Institut commercial, doit être un homme jeune, sinon un jeune homme et, conséquemment, nous sommes surpris d'apprendre qu'au milieu des nombreuses études que lui impose l'obtention d'un diplôme, même commercial, il ait eu le temps de consacrer beaucoup de loisirs à des études aussi sérieuses que celles qu'exige le spiritisme quand on veut l'approfondir : « J'ai étudié longuement le spiritisme, nous dit-il, et, sous toutes ses

« faces, j'ai lu, relu les livres et les brochures nombreuses que j'ai pu me
 « procurer et celles qu'on a bien voulu m'envoyer. J'y ai rencontré de fort
 « beaux discours, des maximes bonnes et morales comme dans la plupart
 « des religions... mais dans tout cela l'imagination y jouait le plus grand
 « rôle. »

Alors, M. Raymond Delattre, qui a aussi étudié toutes les religions sans doute, après s'être légèrement étendu sur des notions générales sur le spiritisme veut bien accorder quelque bonne foi aux spirites, mais il sait, par ses longues études, que les plus grands adeptes sont les jouets de leur imagination vive, toujours en éveil, et facilement impressionnable. M. Delattre nous décrit ensuite ce que sont pour lui les séances et manifestations spirites... A quelles pauvres séances s'est-il donc trouvé, et quelle assemblée naïve lui a-t-il été donné d'étudier ? Le portrait qu'il peint d'un médium tel qu'il le conçoit semble lui donner raison car avec de telles gens, il est évident que M. Delattre n'assiste qu'à des séances de parodie grotesque et rien de plus.

Sans parler du style étrange et de la parole bizarre dont s'est servi M. Delattre, qui est sans doute étranger, nous lui donnerons le conseil, avant de tenter, à son âge et avec son inexpérience très apparente, de réfuter la science spirite que, depuis un demi-siècle, ont sérieusement étudiée des hommes tels de Frank Podmore, William Crookes, Wallace, Aksakof, Zollner, Karl du Prele, Paul Gibier, sans parler d'Allan Kardec dont je l'engage à lire les ouvrages et dont ont écrit des plumes comme celles d'Eugène Nus, du colonel de Rochas... et qui a inspiré des conférenciers comme Léon Denis, et Delanne, nous donnerons, dis-je, à M. Raymond Delattre, le conseil d'étudier le spiritisme encore pendant une dizaine d'années, de voir beaucoup de médiums, d'aller en Angleterre, en Amérique, s'il en a les loisirs et les moyens, et, lorsqu'il se sera convaincu par expérience que les apports n'existent pas — que les Katie King sont des femmes en baudruche, que tous les médiums sont des prestidigitateurs ou des farceurs comme celui qu'il a vu — s'il voit comme nous l'avons vu un crayon écrire seul sur une feuille de papier en présence de vingt-deux personnes, s'il entend un piano jouer seul une mélodie et que ces phénomènes bien constatés ne sont pas les résultats de l'hallucination chez les assistants, M. Delattre aura le droit d'écrire — un nouveau manuscrit dont la base sera la conviction et l'expérience.

LÉOPOLD DAUVIL

..

Hier 20 octobre, notre jeune Directeur, M. Paul Leymarie, a reçu la carte anonyme ci-dessous copiée textuellement, qu'il se faisait un délicat scrupule

pule de mettre sous nos yeux, dans la crainte de nous froisser, comme si un avis raisonnable, même non signé, pouvait nous blesser :

« Un bon conseil, monsieur Leymarie ; si vous voulez que la *Revue* prospère, débarrassez-vous des Dauvil, des Marryat et autres avec leurs Vieilles Notes.

Quel intérêt dans ce fatras absurde de ce Dauvil et les racontars hystériques de cette vieille folle ?

Prenez donc des rédacteurs sérieux et non des pîtres, Denis, Delanne, Valabrègue même, mais délivrez-nous de cette rédaction antédiluvienne.

Parlez-nous de Spiritisme et non des aventures de ces invalides de la presse, dont M. Gaston Méry lui-même ne voudrait pas. »

Le style c'est l'homme et l'écriture m'a dit le caractère de notre aimable correspondant, à qui, il s'en souviendra, j'ai déjà répondu lors du départ de mon ami Béra, notre regretté collaborateur. Ce jeune homme, je parle de celui qui s'intéresse tant à la *Revue*, est un désœuvré et un craintif. Intelligent il l'est, puisqu'il est un lecteur de la *Revue*, mais il est délicat et désirerait de beau style et puis du spiritisme, rien que du spiritisme. De plus, ce jeune mécontent pourrait bien être un de nos abonnés. Alors ? Pourquoi ne pas venir au bureau de la rédaction demander sans trembler M. Léopold Dauvil qui est là de 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2 du matin, trois fois par semaine, mardi, jeudi, samedi, à la disposition des visiteurs aimables. On aurait pu s'entendre et si j'eusse reconnu en ce lecteur grincheux un vrai spirite assez lettré pour tenir ma place avantageusement, je lui eusse passé cette plume et le canif utile pour la tailler plus finement.

Il est vrai que s'il a le courage d'écrire sans oser le signer, que les rédacteurs de la *Revue Spirite* sont des pîtres, des invalides et des hystériques, il n'eût peut-être pas été assez « crâne » pour venir le dire en face à un monsieur qui, souriant, l'eût simplement prié de s'asseoir afin de causer.

Donc l'expéditeur prudent de cette carte anonyme est un de nos lecteurs, un abonné peut-être et, après réflexion, je me demande s'il n'aurait pas adressé cet avis à notre Directeur, au nom d'un groupe d'abonnés... ce qui serait plus sérieux.

Mais comme j'ai pu avoir affaire à un mauvais plaisant et à un « timide » je promets de céder mes fonctions toutes gratuites de Rédacteur à la *Vieille Revue* fondée par Allan Kardec, où l'honneur d'être admis à y écrire quelques pages m'a grandement récompensé, je demande que trois de nos abonnés, trois seulement sur les cinq cents que compte la *Revue* me renouvellent

simplement le même avis, en donnant leur nom et leur adresse, et je me retire heureux d'avoir pu être agréable une fois de plus à trois spirites.

Encore quelques mots à l'adresse de notre correspondant qui, pour peu qu'il ait de l'éducation, ne manquera pas de venir faire connaissance avec un « préhistorique ». Mes *Vieilles notes* étaient achevées lorsque me parvinrent bon nombre de lettres m'invitant à les continuer, c'est alors que j'y ajoutai *le roman de deux âmes*.

A Nice, les membres du nouveau Cercle d'Études psychiques m'ayant prié de reprendre ces notes, j'ai commencé *Pages retrouvées*. Enfin, pour complaire à de nombreux visiteurs qui sont venus demander à M. Ouiste, notre Secrétaire général, si j'avais suspendu la traduction de l'ouvrage si intéressant de M^{me} Florence Marryat *There is no death*, j'ai annoncé que j'alternerais les deux articles.

Monsieur l'inconnu réclame du spiritisme... S'il n'en trouve pas assez dans *La mort n'existe pas*... il est vraiment difficile.

J'attends donc et la visite de mon jeune mécontent, et les lettres de trois de nos abonnés et, persuadé, que, comme le meunier du Bonhomme :

Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père

je m'en irai reprendre mon violon que j'ai délaissé depuis des années, pour essayer d'être agréable à mes frères et sœurs spirites que je salue bien.

LÉOPOLD DAUVIL,
Rédacteur à la *Revue Spirite*,
42, rue Saint-Jacques.

A plusieurs lecteurs qui nous ont demandé le prix de *L'Echo du Merveilleux* de 1896 à 1898 inclus, volumes épuisés, nous faisons savoir qu'il est encore possible de s'en procurer à 50 francs par année.

Nous prions les personnes qui ont des vêtements hors d'usage, surtout pour hommes, de songer à quelques-uns de nos F. E. C. qui en ont grand besoin pour l'hiver. Les adresser 42, rue Saint-Jacques, Paris, au nom de M. Paul Leymarie.

Le Gérant : P. LEYMARIE.